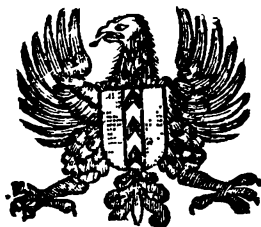


N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES
DE l'Europe , & principalement de la Suisse,
DEDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1777.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique.

— — — — —

1. 2. 3.

1

—

—

2.11.11

1

•

2

1

2

2

4



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Eloge historique (*) de M. Lambert, membre ordinaire de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, né à Mulhouse en Suisse en 1727, & mort à Berlin le 25 septembre 1777.*

“ L'ASTRONOMIE, la physique, les mathématiques, & les sciences spéculatives, comme toutes les sciences exactes, viennent de faire une perte des plus sensibles, & on

(*) Tiré des *nouvelles littéraires de divers pays*, &c. (par M. Jean Bernoulli, astronome royal à Berlin) troisieme cahier, qui sort de dessous la presse.

peut dire irréparable , par la mort de Jean-Henri Lambert , membre ordinaire de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin : ce corps donne à un confrere aussi estimable & aussi utile les regrets les plus sinceres ; je saisis avec douleur cette occasion d'être le premier à témoigner publiquement les miens ; je ne pourrai à la vérité encore que consigner ici à la hâte le peu de détails que ma mémoire me fournit sur une vie si digne d'être célébrée avec plus d'étendue ; & par une plume plus exercée dans ce genre que la mienne ; mais je me flatte qu'on ne désapprouvera pas ce faible essai , que j'ose faire en attendant que les parens & les amis du défunt aient mis le célèbre historiographe de l'académie en état d'accompagner de plus de faits intéressans un *éloge* que les excellentes productions de feu M. Lambert rendent au reste assez facile à faire & bien d'accord avec ce titre ; s'il se trouve dans la suite que j'aie été moins fidèle sur quelques points de peu de conséquence , j'espère qu'on me le pardonnera.

Feu M. Lambert naquit à Mulhouse en Suisse , vers l'an 1727. Je ne fais s'il a jamais dit son âge à personne ; mais ce qui me fait juger que c'est là à peu près l'année de sa naissance , c'est que je me rappelle lui avoir entendu dire qu'à l'âge de seize ans

il avoit observé & décrit la marche de la comete de 1742, ou de celle de 1744; je ne me souviens plus au juste de laquelle.

M. Lambert ne pouvoit point être dans le cas de ceux qui n'ont qu'un éclat emprunté de leur famille; c'est lui, au contraire, qui a illustré la sienne. Son pere étoit tailleur; & le seul frere qui lui survit, exerce le même métier à Mulhouse, leur ville natale commune. Sa premiere destination ne m'est pas exactement connue; quelqu'un m'a dit que c'étoit d'être libraire. Quoi qu'il en soit, après avoir fait quelques études au college de sa patrie, dans lesquelles dès-lors son génie le portoit toujours fort au-delà des instructions qu'il recevait, M. Lambert devint, encore fort jeune, secretaire dans un bureau pour les mines, & demeura ensuite à Bâle deux ou trois ans, aussi en qualité de secretaire, chez M. J. Rod. Iselin, professeur en droit, encore vivant, qui étoit chargé alors de la rédaction de la gazette politique de Bâle, & qui tenait un secretaire pour le soulager dans ce travail: à cette occasion, M. Lambert étudia un peu de droit, en assistant aux leçons que donnoit M. Iselin; mais au bout de peu d'années il quitta Bâle, pour les Grisons, & pour un poste agréable que probablement M. Iselin lui-même, par les

6° JOURNAL HELVETIQUE.

relations que je lui connais, lui procura. Il devint instituteur de quelques jeunes gens de l'ancienne & respectable famille de Salis; & quoiqu'il ne fût point là encore dans sa sphere, il ne laissa pas d'y mener une vie fort heureuse; il étoit chez des personnes remplies de mérite, qui l'aimaient & l'estimaient, & il pouvait, semblable à Pascal, sans livres & sans frotter sa cervelle contre d'autres (*), employer beaucoup de momens de loisir à se développer & à se préparer au grand effort qu'il a pris dans la suite. Il faisait des découvertes qui lui étoient propres & qui le flattaient, parce qu'il ignorait qu'elles eussent déjà été faites; il pouvait librement, & dans un bon climat, méditer, calculer, & faire des observations de physique, de météorologie & d'astronomie. On dira peut-être que probablement dans ce pays les instrumens lui manquaient; mais il avait une ressource unique à cet égard en lui-même: il a toujours employé pour ses expériences les moyens les plus simples, les instrumens en apparence les plus chétifs, qu'il exécutait la plupart lui seul. Il avait le tact si sûr, l'esprit si judicieux, qu'il en tirait presque toujours le même parti que d'autres auraient fait avec

(*) Expression de Montaigne.

un grand appareil fort coûteux : mais on ne saurait déguiser que cette habitude, qu'il s'était faite, dégénéra en faiblesse ; puisqu'il ne put même s'en défaire lorsqu'étant de l'académie & dans une ville comme Berlin, il aurait aisément pu arriver en bien des choses à une perfection qu'il était impossible avec tout son génie, d'atteindre en n'employant que les moyens ordinaires.

M. Lambert resta plusieurs années avec ses élèves, & les conduisit à l'université de Gottingue & à celles de Hollande. Pendant qu'il fut dans ce pays, il publia en 1759, à la Haye, son beau traité sur *les Propriétés les plus remarquables de la route de la lumière*, après avoir déjà publié l'année précédente la première édition de sa *Perspective*, à Zurich. Lorsqu'il eut fait encore avec ses élèves un tour par la France & le haut de l'Italie, il les remit à leurs parens, & revint par Bâle dans sa patrie, qui n'en est qu'à quelques lieues. Mais il ne resta à Mulhouse que peu de tems. Il pouvait se passer à la vérité de bibliothèque, d'observatoire & de cabinet de physique ; mais il avait son admirable *Photométrie* & son traité si utile sur *les orbites des comètes*, à faire imprimer. Ce besoin le conduisit à Augsbourg, où il publia le premier ouvrage en 1760, & le second en 1761 ; là il se lia d'amitié

avec M. Brander, qui reconnaîtra bien en avoir reçu quantité de bonnes instructions; enforte que nous sommes redevables en quelque façon à notre académicien, d'avoir en Allemagne un artiste aussi éclairé qu'il est habile dans sa profession.

Pendant le séjour que M. Lambert fit à Augsbourg, il fut aussi consulté pour l'établissement de l'académie électorale de Munich: la cour lui témoigna la plus grande confiance, & lui donna une pension; mais lui-même n'a peut-être jamais mis le pied à Munich; & s'étant brouillé même de loin avec la nouvelle société, il n'a pas gardé long-tems les émolumens qu'il en tirait.

M. Lambert fit, si je ne me trompe, après son séjour à Augsbourg, un voyage chez les Grisons, & il y composa ses profonds ouvrages, le *nouvel Organon* & l'*Architectonique*. Il vint ensuite en Saxe, dans la vue de chercher un libraire pour ces ouvrages, & peut-être aussi dans l'espérance de trouver à se fixer à Berlin; il n'ignorait pas ce qu'il valait, & que lui seul pouvait représenter, en cas de besoin, toute une académie. Il réussit pour l'*Organon*, à Léipsic; & avec un peu moins de facilité, à dire le vrai, qu'il ne s'imaginait, à Berlin, où il arriva au commencement de l'année 1764. Il y

parut, si j'ose le dire, comme un homme tombé de la lune; tant son extérieur, soit pour les manières, soit pour la façon de se vêtir, était singulier & peu soigné; & il n'est pas étonnant si bien des personnes portaient de l'état de son cerveau un jugement peu favorable. Mais lorsqu'au bout de neuf mois il eut été donné à l'académie par son auguste protecteur, on commença à revenir sur son compte, & lui de son côté prit peu à peu une façon de se présenter moins frappante à son désavantage, pour ceux qui ne connaissaient pas son mérite. Il fut honoré, aimé & estimé d'un chacun; le roi sur-tout lui donna en divers tems des preuves de son estime, en le nommant un des commissaires pour les finances de l'académie, lui donnant une place de conseiller supérieur au département des bâtimens, & en augmentant considérablement la pension qu'il avait comme académicien. C'est aussi comme tel que je devrais le considérer encore; mais j'ai prévenu que je n'entreprenais pas ici de faire son éloge dans les formes, c'est à ses ouvrages principalement à parler; la liste seule en ferait trop nombreuse pour pouvoir lui donner encore une place ici: combien, à côté des ouvrages qu'il a fait imprimer séparément, & que toute l'Europe admire, sur la foi du

trop petit nombre de ceux qui sont à portée & en état de les lire, combien d'excellentes pièces répandues dans les mémoires de Bâle, de Munic, de Berlin, & dans les Ephémérides !

J'ai parlé de la comète que M. Lambert avait observée dans sa grande jeunesse; elle paraît avoir eu une forte influence sur ses travaux suivans : elle a été la première occasion sans doute de son ingénieux ouvrage, *insigniores orbitæ cometarum proprietates*, & de différens bons mémoires sur les comètes dans ses fameux *Beyträge zur angewandten Mathematik*, & ailleurs, & celle de développer ce talent particulier qu'il avait pour les constructions géométriques. Ce talent qui est, avec l'universalité, l'originalité & la grande clarté de ses idées, un des principaux caractères de ses ouvrages, se faisait sentir dans toute sa façon de penser & d'agir; elle a toujours eu quelque chose de compassé & de ressemblant à une construction, & a été, avec un peu d'amour-propre, la source de quelques singularités & de quelques taches légères, très-pardonnables dans un si grand homme. Mais ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est qu'il ait voulu en être la victime. Hélas ! si M. Lambert avait été plus docile aux conseils de ses amis, qui s'affligeaient depuis deux ou

trois ans de le voir dépérir à vue d'œil, après avoir toujours joui de la santé la plus ferme; s'il n'avait persisté presque jusqu'à la fin de se conduire suivant ses propres principes trop erronés, en médecine; s'il n'avait poussé son illusion sur son état jusqu'à croire, même le dernier jour de sa vie, & dans la plus grande foiblesse, qu'il avait encore quinze ou vingt ans à vivre, il aurait pu effectivement instruire le monde encore bien des années, & nous n'aurions pas eu la douleur de le voir s'éteindre de consommation le 25 septembre dernier, après un léger souper, mangé encore avec appétit, mais suivi d'une espèce d'attaque d'apoplexie. Ce savant, unique dans son espèce & si justement regretté, a toujours vécu dans le célibat & sagement. Il était de taille médiocre; il avait pris avant son déclin beaucoup d'embonpoint & de belles couleurs; sa physionomie était naïve, douce, prévenante & spirituelle. C'est même trop peu de dire *spirituelle*, elle décelait ouvertement son esprit pénétrant & un de ces génies que la nature emploie des siècles à former; il joignait les talens de la musique & de la poésie, & la connaissance de plusieurs langues, à sa profonde sagesse; son caractère était des plus honnêtes, plein de candeur & de probité; sa religion sublime & à lui, au point qu'il

avait composé lui-même ses prières; & peut-être croyait-il qu'il jouirait en effet, après sa mort, du bonheur dont il est si digne, de contempler d'une comete rapide toute la structure de cet univers, sur lequel il a exposé les vues plus élevées dans ses immortelles *Lettres esfinologiques*.

II. *Système complet d'éducation publique, physique & morale, &c. Second extrait.*

POUR faire connaître l'utilité de cet excellent ouvrage, nous n'avons pu résister au desir d'extraire encore ici quelques-unes des observations physiques sur l'éducation des enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de l'adolescence. *Tom. II, pag. 292 & suiv.* Ce sont autant de maximes dictées par la raison & l'humanité.

I. *Première enfance.* Affliger une femme enceinte, ou lui manquer d'égards, c'est se rendre coupable envers l'humanité.

Le lait d'une femme nouvellement accouchée, est celui qui convient le mieux à l'enfant nouveau né, & vaut mieux que tout autre purgatif.

L'enfant ne tettera pas sans règles, mais un peu toutes les deux heures.

Que la nourrice n'allaité jamais l'enfant.

au lit, mais qu'elle se leve pour donner la mammelle.

Qu'elle se garde bien de porter constamment l'enfant sur le bras gauche; mais qu'elle le porte alternativement sur l'un & l'autre bras.

Jamais on n'emmaillottera un enfant, à moins qu'un vice de conformation ou qu'un accident ne l'exige à l'égard de quelque membre particulier.

Le nouveau né doit être soigneusement préservé du froid, d'un air étouffé dans une chambre, de l'humidité, de la malpropreté, d'une trop grande lumière directe sur les yeux.

Gardez-vous de jamais bercer un enfant pour l'endormir.

Rien ne sert moins qu'une lisière pour apprendre à marcher aux enfans.

Autant qu'il est possible, que l'enfant qui est déjà fortifié, soit en plein air du matin au soir, ou du moins dans un air pur & libre, si la saison ne permet pas de le fortir.

II. *Depuis que les enfans sont sevrés, jusqu'à cinq ou six ans.* L'usage des corsets & des corps doit être pros crit, comme un usage qui, loin d'aider ou de rectifier la nature, lui nuit nécessairement.

La bouillie, faite avec la farine, est une

nourriture trop gluante : il faut préférer les soupes avec du pain séché & pilé. On doit donner à manger toutes les trois heures, plutôt que beaucoup à la fois, aux enfans de deux ans.

Quand l'enfant a les gencives enflammées, faites-lui respirer au-dehors un air pur & frais.

Lorsque les deux molaires sont sorties, commencez à donner à l'enfant du pain & de la viande hachée.

Que les enfans ne mangent ni ne boivent jamais rien de trop chaud

Les seuls alimens salutaires, sont le pain, la soupe, le laitage, un peu de viande. On doit leur interdire les choses aigres, la salade, les fruits, les confitures & toutes sortes de sucrerie, sans exception. Le vin ne leur convient point. Les repas doivent être réglés, & toujours pris en présence des surveillans. Ils ne doivent rien manger entre les repas.

Les enfans en bas âge doivent dormir quand ils veulent, & manger plus fréquemment.

Il faut dans cet âge préserver les enfans du froid, mais les y accoutumer insensiblement à mesure qu'ils se fortifient.

Tous les remèdes, sans une nécessité absolue, sont dangereux pour les enfans. L'eau,

l'air, le mouvement, sont les plus sûrs remèdes pour cet âge tendre.

Accoutumez-les à faire, sans le ministère d'autrui, tout ce qu'ils peuvent faire seuls. Ne leur refusez rien de ce qu'ils souhaiteront de raisonnable ; après un refus, gardez-vous de l'accorder ; & que jamais les larmes n'obtiennent rien de votre faiblesse : écarter d'eux toute vaine terreur, tout mauvais exemple : parlez-leur toujours le langage de la raison, & de choses à leur portée.

Si vous êtes forcé de les réprimander, ou de les punir, que ce soit sans la moindre apparence de colère, ni de violence.

III. *Depuis cinq ans à dix.* Les vêtemens des enfans ne doivent être ni ferrés ni précieux ; les uns les gêneraient, les autres leur inspireraient de la vanité. Il ne doit y avoir aucune ligature dans leur habillement.

C'est à cet âge, au-dessus de cinq ans, qu'il faut les accoutumer peu à peu au grand air, à ses intempéries, à l'humidité, au froid & au soleil. Mais la propreté leur est nécessaire dans ce période comme dans les précédens.

Leurs mets doivent être sagement variés, mais toujours accommodés simplement. On ne leur donnera ni viandes épicées, ni ragoûts, ni thé, ni café, ni chocolat, ni mets sucrés.

Avant cet âge de cinq ans, les enfans doivent dormir autant qu'ils veulent : dès cet âge, leur sommeil doit être réglé, à moins qu'ils ne soient faibles & mal-sains. Plus ils avanceront, plus leur sommeil doit être retranché. Il vaut mieux qu'ils couchent en plein air que dans un lieu où l'air entrerait de deux côtés : qu'ils dorment dans un air sec, froid & libre.

Leurs cheveux doivent être tenus très-courts, soit pour maintenir leur tête propre, soit pour prévenir les fluxions.

On ne saurait aussi conserver leurs dents trop propres, en les lavant au moins chaque matin, & en les nettoyant doucement avec un linge.

L'usage du plomb, de l'étain & du cuivre, doit être interdit dans tous les ustenciles qui servent aux enfans.

Que le joug du devoir ne leur pèse point assez pour les abattre : santé, talens, vertus, mettons tout du même côté; faisons-leur suivre trois parallèles, & que jamais on ne les voie s'entre-heurter. Pour que vos soins soient fructueux, l'élève doit vivre; & la tristesse, l'abattement & l'ennui, sont peut-être les fléaux les plus homicides.

Tout remède donné aux enfans, hors dans les cas indispensables, est encore dangereux à cet âge : en donner par précaution,

tion, c'est les tuer de peur qu'ils ne deviennent malades. S'il est bon qu'un enfant malade n'ait aucun sujet de chagrin, n'oublions pas que c'est à son insu qu'il faut le lui soustraire, & gardons-nous de gâter ou la tête ou le cœur, par égard pour le corps malade. Il vaudrait mieux que l'enfant mourût que de vivre vicieux, capricieux & malheureux.

On inoculera, sans hésiter, la petite vérole aux enfans, depuis cinq à six, ou depuis huit à dix ans, puisque les avantages de cette pratique sont si évidemment démontrés aujourd'hui.

L'enfant timide doit être encouragé; l'indolent doit être excité : le mouvement est nécessaire à tous. Qu'ils soient debout la plus grande partie de la journée, même en mangeant, en étudiant; que leurs tables soient à la hauteur de leur poitrine. Il ne faut pas négliger, s'il est possible, de les rendre bixdextres. A mesure qu'ils avancent vers les dix ans, il faut les accoutumer à sauter, à courir, à lutter, à grimper, à jouer aux boules, &c.

Un maître qui enseigne, n'est point né pour cet état, s'il ne fait pas rendre l'étude agréable à ses élèves. Les premières qualités d'un instituteur sont l'aménité, la patience, la gaieté, la franchise, un caractère aimant.

Le grand art, c'est d'intéresser l'amour-propre d'un enfant, de piquer sa curiosité, d'exciter son émulation, & de savoir lui présenter l'étude sous le nom de récompense & d'amusement.

Jamais il ne faut frapper les enfans ; le meilleur genre de châtimens, c'est la privation de ce qui leur plaît le plus.

IV. Depuis dix ou douze, jusqu'à quinze ou seize ans.

L'habit sera toujours simple, aisé & propre, jamais trop chaud.

La viande accommodée simplement, & les végétaux qui, par leur mélange, se corrigent l'un par l'autre, feront la nourriture ordinaire. Ces mets seront variés, mais toujours simples. Excepté dans la maladie & la convalescence, les enfans doivent manger de tout, mais avec sobriété. L'eau pure est la meilleure des boissons, & le plus puissant digestif. Si l'on mêle un peu de vin avec l'eau, que ce soit en très-petite quantité.

A mesure que l'enfant croît, il faut retrancher sur le sommeil, le coucher de bonne heure, & le réveiller doucement, pour lui faire respirer l'air frais du point du jour. L'enfant doit dormir étendu, non courbé, avec un coussin peu élevé, point trop couvert, sur un lit un peu dur, mais égal.

La patience, la douceur, la sensibilité,

la docilité, sont les qualités qu'il faut chercher sur-tout à faire naître chez les enfans.

Il serait bon, qu'évitant tout excès & toute singularité, dans ce qui regarde la nourriture & le soin du corps, on ne suivit jamais d'autre regle que celle de n'en avoir point de trop fixe. Qu'il passe donc sans peine d'un extrême à l'autre. La nature, dirigée sans efforts, se prête à tout : veilles, travaux, exercices, chaleur, froidure, pluie, ferein, faim, soif, le corps supportera tout, si vous le rompez à tout.

Les instrumens de musique qui exercent les poumons, peuvent nuire aux enfans ; on préférera donc les instrumens qui ne fauraient être dangereux.

Il est plus funeste pour les enfans d'être maîtrisés par une passion, que d'être livrés à plusieurs : on doit donc tâcher de diversifier leurs inclinations, pour les briser l'une par l'autre.

Tous les jeux, dans lesquels on perd ou gagne de l'argent, les jeux sur-tout qui rendent sédentaires, doivent être interdits à la jeunesse ; ces jeux qui fixent sur une chaise ne peuvent convenir au plus qu'à la vieillesse.

Ce n'est que vers l'âge de quinze ans que se manifeste le tempérament qui dominera dans l'homme.

On a distingué depuis long-tems les tempéramens en tempéramens sanguins, phlegmatiques, colériques & mélancoliques. Chacun de ces tempéramens a ses défauts, & l'éducation bien dirigée doit varier les correctifs & les précautions selon ces circonstances, & employer divers moyens pour prévenir ou corriger les suites de ces défauts de tempéramens.

Telles sont les principales maximes sur lesquelles sont fondées les institutions russes, & les réglemens de l'éducation publique, donnée dans les établissemens admirables de Catherine II. Toutes ces regles simples & dictées par le bon sens, devraient servir de direction dans l'éducation publique & particuliere de toutes les nations.

III. *Opuscules de physique animale & végétale*, par M. l'abbé Spallanzani, &c.
Second extrait.

Si l'esquille générale des découvertes microscopiques sur les animalcules est propre à étonner & confondre l'imagination, le détail de l'histoire du plus petit de ces êtres n'a pas moins de droit à notre admiration. Je vais essayer de crayonner quelques particularités sur un seul de ces animaux sur-

prenans : c'est du *rotifere* dont je veux parler.
Part. II, pag. 299  *suiv.*

Le *rotifere* est un animalcule microscopique d'une extrême petitesse, qui habite ordinairement le sable des tuiles & des gouttieres des toits. Il est toujours dans son état de vie sous la forme d'un ver, dont le ventre est renflé au milieu du corps; là est logé le cœur. Un petit trident arme sa partie postérieure; la piece du milieu de ce trident, un peu plus longue, est ornée de filets mobiles. Dans la partie antérieure, on voit un cornet avec deux tronçons qui portent à leur cime l'apparence de deux roues très-curieuses, formées aussi par des rangs circulaires de filamens courts, déliés & mobiles. Le corps est coupé transversalement par de petits anneaux, & longitudinalement par des raies paralleles & relevées. Dans le milieu du corps on apperçoit des grains, & un cercle qui tient à un canal. Cet animal est fort gélatineux : il est hermaphrodite dans le sens le plus rigoureux, & ovipare.

Mettez infuser du sable tiré des gouttieres, dans de l'eau, pendant quelque tems; armez vos yeux d'un bon microscope, & vous ne tarderez pas à découvrir un animalcule aussi singulier. Vous le verrez s'allonger, s'amaigrir, changer souvent de figure : il rampe

comme les insectes apodes , à l'aide de sa partie postérieure qu'il cramponne , en alongeant & portant en avant la partie antérieure : il nage par le mouvement rapide ou les vibrations de ses roues : par-là il attire aussi à lui ce qu'il veut avoir. Il peut cacher & retirer intérieurement , comme l'escargot , la partie antérieure & la partie postérieure de son corps : alors il ne ressemble plus à lui-même. C'est une petite masse presque informe & méconnaissable.

Si la goutte d'eau qui a animé le rotifère , & où il vit , commence à s'évaporer , il languit d'abord & se resserre ; & si elle se dessèche , il se dessèche aussi , & n'est plus qu'un corpuscule déformé , sans aucune apparence de vie : il devient sec & très-fragile.

Il peut rester dans cet état de mort , des heures , des semaines , des mois , même des années. Rien ne ressemble plus à une mort réelle.

Cependant si l'on met ce corps informe & inanimé avec du sable & une goutte d'eau , bientôt humecté , il reprend vie , se meut , se développe , s'alonge ; ses organes se déploient , il reprend tous ses mouvemens spontanés. On peut ainsi faire mourir & ressusciter le même animalcule plusieurs fois , jusqu'à dix & onze fois. M. Spallanzani a

ranimé de la forte, des rotiferes qui avaient été quatre ans dans du fable de gouttiere, secs & immobiles. La mort suit le desséchement du fable, & la vie accompagne l'humectation du même fable.

Il est vrai que le nombre des animaux resuscitans diminue en raison du tems que le fable a resté à sec, & du nombre de fois qu'on l'a humecté pour opérer ces résurrections.

Aux uns il ne faut que quelques minutes pour être rappelés à la vie, par l'eau qui les pénètre; d'autres demandent jusqu'à quatre heures; & ce tems ne paraît pas avoir rapport avec celui que l'animal a resté à sec ou sans vie.

Une condition essentielle pour cette résurrection, c'est qu'il y ait du fable avec l'eau & l'animalcule: sans fable, quoiqu'humecté, il ne reprendra point la vie.

Si l'eau dont on les humecte est chaude, ils sont plus promptement rappelés à la vie.

Les rotiferes, qui habitent les toits des maisons, exposés à l'intempérie des saisons, sont capables de résister aux coups les plus piquans de la chaleur du midi, & des froids de l'hiver: souvent à sec, souvent humectés, ils passent aussi fréquemment & successivement de la vie à la mort, & de cette mort

apparente à la résurrection. Ils soutiennent très-bien la chaleur du quarante-neuvième degré du thermomètre de Réaumur; mais quand on leur a fait subir une mort & une résurrection, une chaleur de trente-cinq à trente-six degrés suffit pour les faire périr. Desséchés par la chaleur du feu de cinquante à cinquante-trois degrés, ils la soutiennent; & humectés de nouveau, ils ressuscitent encore: mais la chaleur de cinquante-quatre degrés leur ôte la faculté ressuscitante. Le dix-neuvième degré de froid ne prive point ces animalcules du principe de vie. Le froid ralentit, il est vrai, leur mouvement depuis le terme de glace, & on le ranime en diminuant le froid de l'eau où ils vivent. Les anguilles du vinaigre & des infusions de plantes ne peuvent pas soutenir une chaleur au-dessus de trente-cinq degrés, au-dessus du terme de glace; mais elles peuvent supporter le froid de quinze degrés au-dessous de zéro, ou de l'eau dans la glace.

Les rotiferes ressuscitent plus tôt & en plus grand nombre, à l'air libre, ou dans le plein, que dans le vuide. Ceux qui ne ressuscitent pas dans le vuide, ressuscitent dans le plein lorsqu'on les y transporte. Les ressuscités dans le vuide cessent d'y vivre plus tôt; par exemple, au bout d'une couple de jours. Enfermés dans les plus petits vases,

ces animalcules, privés d'un air nouveau, y vivent très-bien.

Les eaux qui leur conviennent presque également, sont celles de puits, de rivières, d'étangs, de marais, de pluie, d'égouts, de fumier, de glace, de neige. Les eaux qui leur sont nuisibles, sont les eaux poivrées, salées, vitrioliques, celles où on a exprimé le suc de la ciboule, de l'ail, l'urine, l'encre, le vin, le verjus, les huiles, l'eau-de-vie, le vinaigre, &c.

Il est aussi des odeurs qui leur sont nuisibles ou mortelles; celle du camphre, de l'huile de térébenthine, la fumée du soufre, du tabac, &c.

Quoique la terre mêlée de sable, soit sur les toits, le vivier des rotifères qui y sont animés si cette terre est humide ou humectée, inanimés si elle est plus sèche, cependant on trouve aussi le même animalcule dans d'autres lieux. M. Spallanzani en a découvert dans des eaux sur la terre, dans des fossés, dans des étangs & des marais. Les rotifères de terre sont vraisemblablement la source & l'origine de ceux des toits, qui y sont transportés par les vents, dans leur état de siccité.

Nous ne nous arrêterons pas plus long-à décrire les autres animalcules, dont le savant observateur trace l'histoire, pleine de merveilles, non plus qu'à extraire ce qu'il

nous apprend des plantes microscopiques, qu'il a observées & suivies dans les diverses moisissures, sur différens corps. Nous renvoyons les curieux à la lecture d'un ouvrage où ils trouveront une multitude de détails & de choses nouvelles pour eux.

IV. Lettre à M. le professeur Bertrand, sur la rhétorique & l'ouvrage intitulé Manuel des jeunes orateurs, annoncé dans le Journal de septembre.

DEPUIS long-tems, monsieur, nous désirerions de voir enfin paraître une bonne rhétorique : c'est un ouvrage qui manque encore à notre littérature. Ce bel art mériterait bien cependant d'être plus approfondi, & il est peut-être singulier que les livres de Cicéron *de oratore* soient encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux sur cette matière, plus généralement intéressante qu'on ne le pense. A qui une bonne rhétorique ferait-elle inutile ? Si elle doit former l'orateur, tout homme qui lit n'en a-t-il pas besoin pour lire avec intelligence, pour sentir & apprécier les beautés d'un ouvrage de goût ? Celui qui connaît le plaisir de la lecture, l'un des plus doux plaisirs de la vie, souhaitera que son fils, dût-il être commerçant, sache en jouir pleinement ; & le pourra-t-il, s'il n'a aucune connaissance

de la rhétorique? Non, je ne voudrais pas même que mes filles l'ignorassent; & je ne vois pas pourquoi cette étude agréable serait interdite à leur sexe, plutôt que celle de la musique, plutôt que le goût des fleurs. Sénèque le rhéteur, qu'on méprise trop sans le connaître, dit si bien & si philosophiquement à mon gré, en parlant de cette étude : "*Facilis ab hac in omnes artes decursus est. Instruit etiam quos non sibi exercet.*" Mais laissons ces généralités, qui ne s'appliquent point à l'ouvrage de M. de Lanjuinais. Ce n'est ici qu'un recueil qui paraît destiné à des leçons : vous y trouverez des morceaux entiers extraits, & quelquefois transcrits de M. de Voltaire, d'Alembert, Bateux, &c. un style généralement peu élégant, peu châtié, peu correct (quoiqu'une partie des fautes contre la langue ne puissent guère être attribuées qu'à la négligence du correcteur d'imprimerie, ou peut-être à quelques inadvertances qui se trouvaient dans le manuscrit même de l'auteur). Il y a d'ailleurs de l'inégalité; & si l'ordre regne dans cet ouvrage, il n'est du moins ni bien sensible ni bien recherché.

Après avoir présenté le tableau des progrès & de la décadence de l'éloquence chez les Grecs & chez les Romains, M. de L. parle en peu de mots de notre éloquence française, tant de la chaire que du barreau.

y emploie vingt-six pages; j'aurais été plus long, suivant des réflexions très-sensées, & utiles sur la différence qui doit être entre l'éloquence propre à notre barreau & l'éloquence des anciens : en effet, je pense qu'une imitation exacte de Cicéron conviendrait assez peu à un simple avocat de nos jours; & par combien de bonnes raisons, tirées des tems, des sujets, de l'orateur, de ses juges! L'auteur donne ensuite des préceptes sur les quatre parties du discours; exorde, narration, réfutation, péroraison. Puis il parle d'une chose sur laquelle on n'insiste assez, ce me semble, dans aucune rhétorique, de la lecture des ouvrages propres à former l'orateur; à quoi je voudrais qu'il eût ajouté des avis sur la manière de les lire : si peu de gens savent lire! Et qui fait lire en orateur, lire comme Bossuet lisait Homère? Puis M. de L. revient à parler des trois genres d'éloquence que distinguaient, peut-être plus à propos qu'on ne pense, les anciens rhéteurs; délibératif, démonstratif & judiciaire. Puis vient l'élocution, ses qualités, les différens genres de pensées, puis les tropes, puis les figures : à la suite de cela vous trouverez des réflexions sur Quintilien, sur Cicéron, sur leurs ouvrages, & une analyse du livre de Cicéron, intitulé *Orator*. A cette analyse succèdent quelques réflexions générales; puis il est question des

trois especes de style sublime, simple, moyen. Ici trouve place une digression sur une question intéressante, qui mériterait d'être traitée à part, & examinée à fond; savoir s'il peut y avoir de l'éloquence sans poésie? Où sont en effet les bornes qui séparent ces deux riches empires? Comment tracer d'une main ferme la ligne précise de démarcation? Et une heureuse hardiesse ne pourrait-elle pas toujours la passer avec succès? Les anciens exigeaient de l'orateur, de l'abondance, de la force, *dicere copiose*, & *cum contentione*; mais quant à la poésie du style, ils n'en voulaient pas; peut-être la regardaient-ils comme un fard indigne de la gravité de l'orateur: on trouve bien peu d'images dans Cicéron; il serait trop simple pour nous; & si sa réputation n'était pas faite, certainement notre siècle ne mettrait pas entre ses mains le sceptre de l'éloquence: nous lui préférons presque tous Sénèque. Revenons.

A la suite de cette digression, M. de L. place très-naturellement l'extrait d'un ouvrage sur l'usage des images de l'éloquence; après quoi il se fait, dit-il, un devoir de donner encore à ses lecteurs un autre extrait du discours célèbre de M. Servan sur les mœurs; & il revient à parler du style & de ses différences, & du nombre, & de l'harmonie, & il finit.

Voilà, monsieur, une analyse très-fidelle & très-succinte des deux volumes de cet ouvrage. Je m'en tiens là : je m'abstiens d'en juger ; M. de L. paraît l'exiger : il *dispense* même dans sa préface *les journalistes*, qu'il nomme des *sollicitaires périodiques*, d'*annoncer cette chétive production* : ce sont ses propres termes. Il eut sans doute à s'en plaindre : au moins les accuse-t-il de *verser à pleines mains le sel amer des sarcasmes* ; au moins leur reproche-t-il de *distiller sur les auteurs le fiel & l'aigreur que recèle leur morgue pédantesque*, d'être tous aux *gages des imprimeurs, ou imprimeurs eux-mêmes*, guidés par l'intérêt & la partialité. Il parle aussi contre *certaines hypercritiques*, qui *se déshonorent en publiant des libelles*, dans lesquels ils vomissent des *torrens d'injures & de grossièretés*, dans un *style de crocheteur*, contre des *sages qui méprisent leurs croassemens*. Et dans une note, il revient encore à de *petits Zoïles littéraires*, à de *certaines suffisans*, bien vains, bien bêtement méchans, bouffis d'une certaine *morgue académique* ; & il nomme tous ces gens-là *écumeurs de la littérature*. Voilà bien de la mauvaise humeur. M. de L. peut avoir beaucoup d'ennemis ; mais il me permettra d'observer que ce ton ne prévient guère le public en faveur d'un livre. Je suis accoutumé à le trouver dans les préfaces de quel-

ques auteurs Français, poursuivis par les critiques de leurs journalistes; mais je vois avec peine que de Paris il soit venu jusqu'à Moudon.

Encore une citation, & j'ai fini; mais je la dois à vos lecteurs. En parlant du style sublime, M. de L. donne pour exemple un morceau tiré du *Monarque accompli*, ouvrage de M. de L. & termine ainsi sa citation : *Tout lecteur qui ne se sentira pas attendri par ce discours, n'a point d'ame, ni de sensibilité.* Suit un autre morceau tiré du même ouvrage, que M. de L. lie par la transition suivante à un autre morceau, toujours tiré du même ouvrage : *Mais si l'on ne peut lire (ceci) sans se sentir ému, de quels transports ne se sentira-t-on pas agité, quand on lira ce qui suit?* Cette dernière citation est suivie de ces mots : *Quel coup de pinceau, qu'il me soit permis de le dire! Que ces sentimens sont sublimes! Quelle ame héroïque que celle qui sait si bien peindre des sentimens aussi nobles, aussi magnanimes! N'est-ce pas en quelque sorte s'élever au-dessus de l'humanité?* Je cite fidèlement : voyez le tome second, page 359-366. Lisez même jusqu'à la page 379 ; car j'abrege. Je fais que M. de L. croit se devoir cela à soi-même pour humilier & confondre ses ennemis; mais est-ce pour eux seuls qu'il écrit? Le public

lira, jugera ; & que pensera-t-il de cet enthousiasme ? J'ai l'honneur d'être , &c.

V. Anecdotes, ou relation fidelle & historique du voyage de M. le comte de Falckenstein, dans nos provinces. Seconde partie, à Versailles & à Paris. 1777, in-8°.

C'EST la suite de l'ouvrage dans lequel le chevalier du Coudray a rassemblé tous les faits racontés dans les journaux, gazettes & autres papiers publics, à l'occasion du voyage de l'empereur en France. Cette premiere partie qui a paru il y a environ deux mois, renfermait le séjour de Joseph II à Paris : celle-ci raconte ce que l'on a pu recueillir du voyage de ce prince, dans les provinces de France, jusqu'à Geneve.

VI. M. le comte de Falckenstein, ou voyage de l'empereur Joseph II en Italie, en Bohême & en France ; contenant un précis des établissemens utiles, faits depuis le regne de Marie-Thérèse, par M. Mayer. 1777, in-8.

CETTE brochure est, comme la précédante, un recueil de petits faits déjà connus par les papiers publics. On y a joint quelques pieces fugitives, dont plusieurs n'ont pas non plus le mérite de la nouveauté, mais qui peuvent amuser ceux qui ne lisent pas les ouvrages périodiques.

TROISIEME



SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

DE L'EUROPE.

- I. *Histoire de la Moldavie & de la Valachie ; avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces. Par M. C. . . qui a séjourné dans ces provinces , &c. A Jassy , aux dépens de la société typographique des Deux-Ponts , 1777. 1 vol. in-12.*

ON connaissait la position & même assez exactement l'étendue de la Moldavie & de la Valachie ; les géographes , sur-tout la la Martiniere , ont pris soin de nous donner des notions satisfaisantes à ces deux égards : mais nous ignorions profondément les révolutions qui se sont passées jadis dans ces contrées ; nous ignorions également les faits & les événemens qui s'y sont succédés depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours. Comment ce peuple qui chérit autrefois jusqu'à l'enthousiasme , les douceurs & les avantages de la liberté , s'est-il accoutumé aux fers du despotisme ? Comment

ne montre-t-il qu'une stupide & lâche indifférence dans les flétrissantes chaînes de l'esclavage ? Non-seulement nous ignorions les causes & les époques de ces étranges changemens ; mais il ne paraît pas qu'aucun observateur ait été tenté d'aller examiner les mœurs , étudier les loix & les coutumes des Valaques & des Moldaves. Ces hommes , quoiqu'assez méprisables , méritaient cependant bien , ne fût-ce que par l'avilissement dans lequel ils sont tombés , de fixer la curiosité d'un voyageur instruit & philosophe. M. C. s'est chargé de remplir cette pénible tâche , & son ouvrage instruit , autant qu'il intéresse. Il faut convenir qu'il fallait des talens peu communs pour engager le public à prendre de l'intérêt aux Moldaves & aux Valaques. Après avoir donné une idée de la Moldavie ancienne & de la création des princes qui la gouvernent , ou plutôt des tyrans subalternes qui foulent ces peuples , l'auteur parle de l'état ancien de la Valachie , qui obéit aux caprices d'un esclave qualifié de prince , soumis à la domination des Turcs. On lit ensuite avec satisfaction l'histoire des différentes familles qui tantôt ont régné sur ces deux provinces , & tantôt ont été opprimées par les Turcs , encore plus qu'elles n'opprimaient elles-mêmes leurs très-infortunés sujets ; telles ont été les familles de

Cantemir, de Ghika, de Petreczeicus, Ducas, Cantecuzene, Maurocordato, Brancovan. M. C. a lié à l'histoire de ces diverses familles l'histoire des deux provinces. Ensuite il parle de l'état actuel de la Moldavie & de la Valachie; du climat, qui est à peu près le même qu'en Bourgogne & en Champagne, mais moins froid en hiver & plus chaud en été. Les Moldaves & les Valaques ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ne vivent point au sein de l'abondance; le sol de ces deux provinces est de la plus grande fertilité; mais les habitans sont d'une paresse extrême. La suite naturelle de cette indolence est le défaut de population: aussi l'auteur observe-t-il que dans ces deux provinces il y a tout au plus environ cinq cents mille habitans, en y comprenant les femmes & les enfans. Les villes ressemblent à de médiocres villages, & les maisons même les plus apparentes, à des cabanes. Dans ces palais où semble habiter l'indigence, se tapissent les seigneurs du pays avec leurs familles; les meubles répondent à la somptuosité des dehors; chez les plus riches, on trouve quelques chaises & tables de bois, & ces meubles grossiers sont regardés dans ces contrées comme du plus grand luxe.

La rusticité des Moldaves & des Valaques, même du premier rang, est au-dessus

de toute expression , & la peinture exacte qu'en fait l'auteur , ne donne nulle envie d'aller examiner de près cette nation stupide. L'agriculture , le commerce & les arts y sont encore à leur berceau ; la plupart même des arts utiles y sont totalement ignorés. Nous invitons aussi nos lecteurs à lire les observations exactes & judicieuses de M. C. sur l'état du gouvernement & la manière plus que barbare , dont la justice est rendue en Valachie & en Moldavie. Comme ailleurs , on a dans ces provinces une estime infinie pour la justice ; aussi ne s'y rend-elle qu'à prix d'argent , & le bassin de la balance penche toujours du côté de celui qui paie le plus ; en sorte que les affaires les plus désespérées réussissent , pourvu qu'on paie bien les juges. M. C. rapporte même plus d'un exemple de la vénalité du prince qui , après avoir prononcé pour une somme assez considérable , a révoqué dès le lendemain sa sentence , & pour une somme plus forte , a condamné celui-là même auquel il avait donné gain de cause.

Nous nous arrêterions trop long - tems à ce volume , si nous en rapportions les faits & les anecdotes qui nous ont le plus frappés.



II. *Oeuvres de Chaulieu, d'après les manuscrits de l'auteur. A la Haye, 1777, & se trouve à Paris, chez Pissot, libraire, rue du Hurepoix.*

C'EST à M. le marquis de Chaulieu, petit-neveu de l'auteur, que nous devons cette nouvelle édition, la plus complete & la plus correcte sans doute qu'on puisse jamais espérer. Celle de Saint-Marc, la dernière de toutes, est remplie d'inutilités, de transpositions, d'altérations, de contre-sens. On relève dans celle-ci les bévues de ce commentateur sans goût, ennemi du poëte Rousseau, dont il n'a jamais ni connu ni senti le mérite. On trouve dans cette nouvelle édition une cinquantaine de pieces qui ne sont dans aucune des précédentes. De trois manuscrits que l'éditeur avait entre les mains, il s'est particulièrement attaché à celui que l'auteur avait adopté & qu'il destinait au public, comme on peut en juger par la préface, composée par lui-même, & qu'on ne trouve dans aucun des autres manuscrits.

Cette préface qui n'a que douze pages, contient plus de principes de goût sur notre poésie française, que beaucoup de nos poëtiques. Qu'on dise tant qu'on voudra,

que le siècle de Louis XIV était dépourvu de philosophie; il n'en est pas moins vrai que les génies qu'il a produits étaient infiniment supérieurs à tout ce qu'a produit le nôtre, si pourtant on en excepte M. de Voltaire, qu'on peut regarder, ainsi que Chaulieu, la Fare, Rousseau, comme du siècle dernier.

Parmi les pièces nouvelles, soit de Chaulieu, soit de ses amis, on trouve une épître de Rousseau sur sa retraite en Hollande, qui n'est point imprimée dans ses œuvres, & ce n'est pas un de ses moindres ouvrages; comme elle est rapportée dans un Journal où l'on vient de rendre compte de cette édition, nous ne la transcrivons point ici; nous nous bornerons à quelques pièces de Chaulieu même. Il n'aimait point la Motte, que de nos jours cependant quelques écrivains, pour se singulariser sans doute, ont mis au-dessus de Rousseau qu'ils ont vainement cherché à rabaisser, & dont ils ont appelé les chef-d'œuvres lyriques *des amplifications de versificateur*. Voici une épigramme de Chaulieu sur les fables de la Motte.

Le premier jour du mois de mai,
La Motte a donné son ouvrage;
Et pour qu'il soit mieux débité,

A pris le tems, en homme sage,
 D'un brûlant & fâcheux été,
 Dont notre almanach nous menace :
 Dans le malheur d'être sans glace
 Au lieu d'aller, pour boire frais,
 Se donner des soins incroyables,
 Il ne faut que lire ses fables
 Pour se rafraichir à jamais.

On trouve à la suite cette note de l'éditeur : " On voit combien Chaulieu en voulait à la Motte ; non content de l'avoir recommandé au poete Ferrand & de l'avoir dénoncé à M. de Voltaire, il emploie jusqu'aux derniers momens de sa vie à le poursuivre. Par-tout il fait main-basse sur cet Apollon des cafés. On doit lui en savoir d'autant plus de gré, que la postérité toujours équitable, a confirmé les jugemens sévères, mais judicieux, qu'il a portés de ce *faiseur de rimes*, dans le tems même qu'à la honte du goût & de la nation, un parti nombreux de conjurés l'élevait aux nues, & s'efforçait de le déifier. Puisse la destinée de ce bel esprit effrayer tous les la Motte de nos jours ! Puissent-ils ne jamais oublier que, sans les *amplifications du versificateur* Rousseau, personne ne saurait peut-être aujourd'hui, que le divin la Motte a fait des odes sublimes. „

40 JOURNAL HELVETIQUE.

Nous conviendrons que cette critique est un peu exagérée, & que si la Motte est très-froid, très-médiocre comme poète, il n'est pas sans mérite comme philosophe. Malgré la sécheresse & l'apreté de sa versification, son *Inès de Castro* fera toujours plaisir. L'épigramme suivante est de Chaulieu.

Cependant que l'on examine
Qui, du pompeux Corneille & du tendre Racine,
Reçoit plus d'applaudissemens ;
La question serait plus belle ,
De demander en même tems
Qui du fade Boyer ou du sec la Chapelle
Mérita plus de sifflemens.

Nous terminons cet extrait par les *stances* morales qui suivent, dans lesquelles il n'est pas possible de méconnaître Chaulieu.

Tircis, que l'avenir trouble moins vos beaux
jours.
Qui fuit l'ordre du ciel, qui fuit ses destinées,
Se laisse aller au tems insensible en son cours ,
Et compte ses plaisirs plutôt que ses années.
Il s'attache à goûter tout le bien qu'il ressent :
Un malheur éloigné fait rarement ses craintes ;
Et son esprit charmé d'un repos innocent ,

Connait peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir :
Il se fait du présent un agréable usage ,
Se dérobe aux chagrins , & d'un triste avenir
Ne se forme jamais une fâcheuse image.

Il cherche en ses amours une tendre douceur ,
Où nature convie , où la raison engage ,
Où la raison pourtant , maitresse de son cœur ,
Permet l'engagement & défend l'esclavage.

La gloire & la faveur font des biens assez doux ,
Où son ame se plaît & n'est pas asservie ;
Il les aime pour lui , les peut souffrir pour vous ,
Et l'ennuyeux chagrin ne trouble point sa vie.

Il vit loin du scrupule & de l'impiété ,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre :
Il mêle l'innocence avec la volupté ,
Et regarde les cieus sans dédaigner la terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du sort ,
Il ne murmure point contre une loi si rude ;
Mais de ces vains discours qui combattent la mort ,
Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.



III. De la Vigne : *mémoire couronné par l'académie royale des sciences & des arts de Metz, dans sa séance publique du jour de S. Louis 15 août 1776. Par M. Durival le jeune. A Nancy, in-8°.*

L'ACADÉMIE de Metz , convaincue de l'insuffisance des diverses pratiques usitées dans la culture de la vigne du pays Messin , a voulu exciter & encourager les recherches des observateurs éclairés sur cette branche essentielle de son économie rurale. En conséquence elle a proposé pour le concours du prix de 1776 , la solution d'un problème que l'auteur couronné réduit à cette question générale & simple : *Quelle est la culture la plus convenable à la vigne, relativement au climat , à la température & au sol du pays Messin ?* Pour traiter cette matière avec méthode , il lui a paru nécessaire de commencer par faire connaître la nature & le caractère de la plante , ses qualités , ses propriétés , les procédés de la culture le plus généralement usitée dans le pays , les effets de cette culture & leurs causes. Suivant l'usage du pays Messin , on casse l'extrémité des *montans* ou *merreins* du cep de vigne , on ébourgeonne tous les rameaux infructueux & ceux qui repoussent par la suite ; on rogne en même

tems l'extrémité des autres bourgeons , & on les raccourcit jusqu'au premier bouton ou la première feuille au-dessus du raisin. M. Durival, appuyé sur l'expérience, prouve contre cette méthode , 1°. que les raisins produits par les rameaux alongés sont constamment plus gros , mieux nourris , plus entiers que ceux dont les bourgeons ont été rognés. 2°. Que la maturité des raisins sur les bourgeons arrêtés ou raccourcis , est ordinairement plus tardive ; que ces raisins perdent toujours davantage & sont plus sujets que les autres à décheoir par les effets de la coulure , en proportion de la soustraction plus ou moins forte , faite à leurs rameaux. 3°. Que plus les rameaux de la vigne sont alongés , plus la maturité en est accélérée , & plus ceux-ci ont de force & de vigueur. 4°. Que plus on supprime de rameaux à la vigne lors de l'ébourgeonnement , plus on accourcit ses autres bourgeons , plus aussi on affaiblit la tige de la plante & ses racines. Ensuite il propose un projet de culture nouvelle. Il remarque que dans une contrée qui , comme le pays Messin , confine immédiatement aux zones dont la température donne à la vigne un excès naturel de vigueur & de végétation , la culture convenable à cette plante doit être celle qui , par l'arrangement des ceps & la direction la plus assortie

44 JOURNAL HELVETIQUE.

au climat, à la pente & à l'exposition du terrain, peut favoriser davantage la multiplication des rameaux, faciliter leur alongement progressif & assurer la maturité des fruits. La méthode que l'étude & l'observation lui ont fait adopter, a paru au jugement de l'académie, réunir ces différens avantages d'une manière également sûre & satisfaisante. Il faut en lire les détails dans son mémoire. Il serait fort à souhaiter qu'on fit des observations du même genre dans les autres provinces de vignobles, & qu'on y réformât les abus qui pourraient s'être glissés dans la culture d'une plante aussi précieuse.

IV. De vita Joannis-Jacobi Reiske, &c.
*c'est-à-dire, Vie de Jean-Jacques Reiske;
docteur en médecine, professeur en langue
arabe en l'université de Leipsick, &c. Par
M. Morus, professeur en langues grecque
& latine. A Leipsick, 1777. 1 vol. in-8°.*

FEU M. Reiske fut un savant fort estimable; il fut aussi très-malheureux. Sa vie est fort intéressante; persécuté par ses concitoyens, il eut assez de courage pour lutter contre leur injustice; heureux s'il avait eu assez de fermeté pour résister aux caprices de son esprit!

Fils d'un tanneur, Jean-Jacques Reiske naquit le 25 décembre 1716, à Zorlitz, petite ville de Misnie. Les progrès qu'il fit dans ses premières études, donnaient de lui de hautes espérances; il entra, âgé de douze ans, dans la maison des orphelins de Halle, où il apprit la théologie sous le célèbre M. Baumgarten, pour lequel il eut toujours la plus tendre vénération. Ces égards n'empêchaient point M. Reiske de se plaindre de ses professeurs de Halle qui, disait-il, ne lui avaient donné aucune connaissance des anciens : aussi ne parvint-il que fort tard à s'exprimer clairement en latin; & ce ne fut guère que vers les dernières années de sa vie, qu'il parvint à parler élégamment la langue de Cicéron.

Reiske, fort mal préparé aux études académiques, se rendit à Leipzick en 1733. Là, jeune encore, vif, ardent & abandonné à lui-même, il choisit mal ses occupations : méprise d'autant plus funeste pour lui, qu'elle fut dans la suite la trop constante cause de ses infortunes. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, ils n'avaient consulté ni ses goûts, ni ses penchans; aussi pendant les cinq années de son séjour à l'université, Reiske ne s'occupa que de rabinisme & de l'étude de l'arabe; il négligea toutes les autres connaissances. Ce goût ne

fut pas bien durable ; car dans la fuite il renonça au rabinisme, ainsi qu'à la langue hébraïque ; il s'attacha tout entier à l'arabe, & apprit en quinze jours la *grammaire* de Lackemacher. Malgré son extrême indigence, Reiske gagnait assez sur sa dépense très-bornée, pour acheter des livres arabes qu'il lisait assidument & expliquait sans maître ; pour se perfectionner encore, il se mit à lire des manuscrits arabes. En 1736, le savant M. Wolf, théologien de Hambourg, lui communiqua le *Hariti*, que Reiske copia fort rapidement, & dont il fit, l'année suivante, imprimer la vingt-sixième *narration*, avec des scholies arabes & une version latine. Cet essai eut beaucoup de succès ; & Reiske enflammé d'une nouvelle ardeur, résolut d'aller en Hollande, dans l'espérance d'y trouver des secours pour l'arabe. Ses amis s'efforcèrent vainement de le détourner de ce projet : Reiske n'écoutait que lui-même ; & en cette occasion, il ne consulta pas même la raison ; car pour se satisfaire, il renonça à une pension d'étudiant, & alla sans motif dans un pays où il n'avait aucune sorte de ressource. Sa conduite était d'autant plus singulière, qu'il n'aimait point du tout la langue arabe, pour laquelle il faisait de si grands sacrifices, qu'il l'abandonna peu de tems après, & qu'il

dissuadait de cette étude tous ceux qui lui disaient vouloir s'y livrer.

M. Wolf avait donné à Reiske une lettre de recommandation pour l'illustre Dorville d'Amsterdam, l'un des hommes qui ont fait le plus d'honneur aux lettres. Riche & très-généreux, Dorville offrit à Reiske de le prendre chez lui avec 600 florins d'appointemens; mais notre savant rejeta cette offre, sous prétexte qu'il n'avait d'autre but en venant en Hollande, que d'examiner des manuscrits arabes, & la fameuse bibliothèque de Leyde. En effet, malgré les grandes difficultés qu'on éprouve pour pénétrer dans cette bibliothèque, Reiske obtint cette permission des curateurs, & il s'attacha plus qu'il ne l'avait résolu, aux poètes arabes, quoiqu'il eût voulu donner la préférence aux auteurs de la science politique & à ceux de l'histoire romaine. Ces occupations n'enrichissaient pas Reiske; il se fit correcteur d'imprimerie, & dans ce poste il se fit des ennemis de la plupart de ceux dont il soignait les éditions; car sa manie était d'ajouter & de changer aux manuscrits des auteurs. Obligé de quitter la Hollande, où il était pauvre par sa faute, & sans amis, il rapporta dans sa patrie un riche butin en ouvrages arabes, & une santé chancelante; sa maladie habituelle était une hypocondrie

noire, qui le tracassait pendant le jour, & lui causait pendant la nuit des rêves très-inquiétans. Cette désagréable maladie ne fit que s'accroître de jour en jour, & elle ne le quitta plus. Cependant le bon M. Dorville ne l'abandonna jamais; il lui procura beaucoup de travail, & il lui fit traduire plusieurs ouvrages de l'arabe.

Pendant son voyage en Hollande, Reiske avait étudié la médecine & l'anatomie sous les meilleurs maîtres; il s'était même fait connaître avantageusement: à son retour à Leipzick, les professeurs lui donnerent gratuitement le bonnet de docteur. Mais ce grade ne le rendit pas plus riche: il obtint même une pension qui n'étant point payée pendant la guerre, ne l'empêcha point de tomber dans la plus dure extrémité: pour pourvoir à sa subsistance, il corrigeait des épreuves, faisait des tables, traduisait du français en allemand, de l'allemand en français, & végétait dans l'indigence.

Quelque multipliées que fussent les occupations de Reiske, telle était son infortune, qu'à peine ses ouvrages fournissaient à sa subsistance: les journaux d'Allemagne étaient remplis de ses mémoires; il travaillait pour différens libraires; il était en même tems chargé de diverses éditions; ses manuscrits faisaient gémir les presses; & il était si mal payé,

payé, que souvent il manquait de pain. Informé de la triste situation de ce savant, le célèbre M. Ernesti lui donna sa table pendant deux années; & ce fut pour Jean-Jacques un bonheur d'autant plus précieux, que dans ce même tems le bibliopole Menke, homme riche & très-dur, refusa de payer les nombreux extraits de Reiske, qu'il avait pourtant eu grand soin d'insérer dans les *Acta eruditorum*. Il n'est pas étonnant que Reiske aussi cruellement traité, fût de mauvaise humeur; sa causticité devint insupportable; il se fit beaucoup d'ennemi par sa critique virulente, & souvent de très-mauvaise foi. Telle fut la guerre mal-adroite qu'il déclara sans raison à l'illustre Schultens, qui lui répondit vivement, & publia un énorme volume in-4°. dans lequel il n'épargna point notre savant. Ce n'est cependant pas que les censures de celui-ci fussent au fond absolument injustes; mais Reiske pouvait-il sans ingratitude oublier que dans le tems qu'il était abandonné de tout le monde, Schultens avait eu la générosité de l'accueillir & de se déclarer pour lui? Pouvait-il oublier les services qu'il en avait reçus?

Au reste, l'unique motif de Reiske était de concourir aux progrès des sciences & des belles-lettres; & lorsqu'il croyait pou-

voir être utile, il ne connaissait ni protecteurs ni amis; & peu lui importait que le public le condamnât, ou lui tînt compte de ses travaux. Ce fut dans cette vue qu'il publia deux volumes *in-folio*, pour servir de supplément à l'*Histoire Bisantine*: ce sont les deux livres de Constantin Porphyrogenete sur les cérémonies de la cour de Bisance. Quelque tems après il fit paraître l'*Anthologie* de Constantin Kephalos, avec de savantes observations critiques, & une notice des poètes antologiques. A peu près dans le même tems, il donna les *Annales* d'Abulfeda; mais il n'en fit imprimer que la moitié: il serait fort à désirer qu'on imprimât le reste de sa version, qui est manuscrite dans la bibliothèque de Wolfembüttel. En 1777 M. Reiske publia la première partie de ses *remarques sur les auteurs Grecs; animadversiones ad Græcos auctores*; mais il fut obligé de faire cette édition à ses dépens, n'ayant trouvé aucun libraire qui voulût se charger des avances. Cependant on convient que c'est un excellent & très-utile ouvrage, comme l'ont éprouvé Reimarus qui s'en est servi dans son *Dion Cassius*, & Vesselius pour la traduction d'Hérodote.

Quoique Reiske eût employé treize années à l'étude de la langue arabe, il ne fit pas grand usage des divers manuscrits qu'il avait copiés, ni des morceaux qu'il avait écrits

sur la monnoie des Arabes, sur l'histoire du sacerdoce chez cette nation, &c. &c.

Enfin, après avoir long-tems attendu, Reiske, presque réduit à la plus extrême indigence, fut élevé au rectorat du college de saint Nicolas à Leipfick. Il en fut pénétré de joie, de reconnaissance, & il se consacra tout entier aux soins que demandait ce poste. Il continua de traduire en allemand les meilleurs orateurs, historiens & poètes grecs. Ses travaux furent heureux, & il eut la gloire de former des élèves qui l'honorèrent, lui & le college de saint Nicolas. En 1764, âgé de près de cinquante ans, il épousa mademoiselle Ernestine Müller, originaire de Kemberg, qui était alors âgée de vingt-cinq années. Instruite par un tel maître, Ernestine Müller apprit en peu de tems le grec, le latin, quelques langues vivantes, & elle fut d'un grand secours à son mari dans les diverses éditions qu'il entreprit, sur-tout dans celles des orateurs grecs. La mort rompit ce lien ; M. Reiske, dont les travaux avaient épuisé les forces, languit pendant quelque tems : il fut enfin saisi d'un rhume violent, qui, malgré tous les secours de l'art, termina les jours de ce savant, le 14 août 1774. Il montra dans ses derniers momens une résignation peu commune, & ne vit dans la mort qu'un passage à une vie plus heureuse.



TROISIÈME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

E. *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture. Ouvrage qui a remporté le prix de la société royale des sciences en 1774, sur cette question : Quelle est l'influence des météores sur la végétation ? Et quelles conséquences pratiques peut-on tirer, relativement à cet objet, des différentes observations météorologiques faites jusqu'ici ? Annus fructificat, non terra. Par M l'abbé Toaldo, prévôt de la Sainte-Trinité, &c professeur d'astronomie, de géographie &c de météorologie dans l'université de Padoue. Première partie. Quelle est l'influence des météores sur la végétation ?*

I. **L'**INFLUENCE des météores sur la végétation est si grande, que l'on peut dire, en un mot, que sans les météores il n'y aurait point de végétation. J'entends par météores, non-seulement tout ce qui s'engendre dans l'air, les pluies, les vents, les brouillards, &c. . . . mais l'élément de l'air avec ses qualités générales, toutes les affections, les impressions, les émanations qui lui *peuvent*

venir du ciel , telle que la chaleur du soleil , &c. Dans ce sens , la liaison réciproque & la communication intime de la terre & de l'athmosphère est frappante ; car , comme sans les vapeurs & les exhalaisons de la terre il n'y aurait point de météores dans l'air , de même sans les météores , la terre ne produirait rien , au moins de vivant. Pour satisfaire au problème proposé , il faut développer , prouver & éclaircir cette dernière proposition. Je traiterai donc dans cette première partie , de l'influence que l'athmosphère a sur la végétation , 1°. par ses qualités générales ; 2°. par les météores particuliers ; 3°. par la distribution de ses impressions.

CHAP. I. *De l'influence de l'athmosphère sur la végétation par ses qualités générales.*

2. La présence de l'air est si nécessaire aux animaux , & encore plus aux végétaux , que sans elle ils ne sauraient ni naître , ni vivre. Je dis *encore plus aux végétaux* , car le fœtus se forme & vit dans la matrice où dans l'œuf sans respirer ; tandis que l'expérience nous a fait voir que plusieurs graines ne germent point dans le vuide , & que celles qui y germent , périssent en peu de tems ; mais si on laisse entrer l'air dans le récipient , celles qui n'avaient pas germé , levent vite , & prennent un prompt accroissement. De même les plantes périssent dans le vuide où

54 JOURNAL HELVETIQUE.

dans l'eau dépouillée d'air , comme les poissons : au contraire, plusieurs semences germent sans terre dans le sable, dans la limaille de fer , pourvu qu'elles jouissent du bénéfice de l'air avec un peu d'humidité ; elles y croissent , y prospèrent, poussent des fleurs, donnent des fruits, comme on le voit dans les herbes, les plantes, les grands arbres, qui n'ont des racines que dans les murailles, même dans des lieux couverts, où certainement ils ne tirent leurs alimens que de l'air. En général, on peut comprendre combien l'air contribue à la vie des plantes, si l'on fait attention qu'il les environne & les presse de toutes parts ; qu'il les affecte par son poids, par son ressort, par sa chaleur, son humidité, sa sécheresse, &c. Mais l'air contribue plus immédiatement encore à la nourriture des plantes par les substances qu'il contient & qu'il leur fournit. Ceci mérite mieux d'être détaillé.

3. *Athmosphere*, signifie la sphere des vapeurs & des exhalaisons. Une prodigieuse quantité de particules se détache continuellement de la surface des eaux, de toute la terre, de tous les corps, sur-tout des végétaux & des animaux, par la chaleur du soleil, par les feux souterrains, par les fermentations, sur-tout par l'action du fluide électrique : tous ces corpuscules en s'élevant

vont se mêler dans l'air, qu'Aristote appelle avec raison la grande mer, l'océan, où vont aboutir les courans de toutes les vapeurs & des exhalaïsons de la terre. Cependant, quoiqu'il se fasse une confusion immense de toutes ces matieres volatiles dans ce grand chaos, l'on doit croire que chaque espece de corpuscules retient sa propre nature, par exemple, les parcelles aqueuses, la nature de l'eau; les particules salines, celle du sel, &c... & quant aux émanations des plantes, il est probable qu'elles retiennent, non-seulement leur nature végétale, mais encore le caractère propre de chaque plante; car de même que l'on extrait par la chymie les essences de rose, de girofle, de menthe & des autres simples, en retenant par le couvercle de l'alambic les *esprits* qui se seraient échappés dans l'air, ainsi l'évaporation naturelle produit les mêmes effets; avec cette différence, que les parties qui s'évaporent sont en état de dispersion dans l'air; mais elles sont de vrais *esprits* (par exemple, de girofle, de menthe, &c. . . .), comme ceux de l'opération chymique. Les odeurs le prouvent, par exemple, lorsqu'à plusieurs milles de distance en mer, on sent les émanations des plantes aromatiques des isles Moluques.

4. On m'accordera au moins ce que l'on

ne peut pas nier, que toutes les parties les plus fines, les plus subtiles, les plus volatiles des plantes, s'*envolent* tôt ou tard dans l'air, soit par la transpiration continue, soit par leur dernière dissolution, & qu'elles y retiennent au moins une grande disposition à rentrer dans leur premier état d'être végétal, avec plus de facilité que d'autres matières étrangères, crues & indigestes.

5. On m'accordera encore sans difficulté une autre chose; c'est que chaque être qui se nourrit, s'est nourri des substances qu'il contient ou dont il est composé, & qu'il est composé des substances dans lesquelles il se résout par sa destruction finale.

6. Je ne prétends pas que l'analyse chimique puisse nous démontrer clairement tous les différens *ingrédiens* qui entrent dans la composition d'un corps naturel ou artificiel : notre art n'atteint peut-être pas à graduer les opérations, de manière à ne pas confondre les décompositions. Mais que l'on fasse la décomposition des plantes, & même celle des animaux par l'art chimique, ou par la dissolution naturelle, les espèces *sommaires* des substances que nous en tirons, sont les suivantes, 1°. les parties épaisses d'une terre fixe, qui semble composer la base de tous les corps vivans; 2°. des parties subtiles & volatiles, sensibles au goût & à l'odorat, qui semblent être les véritables

formes substantielles, les *ames* des plantes, & qui étant légères & volatiles, s'échappent toutes dans l'air : 3°. beaucoup d'eau : elle sert de véhicule aux parties fixes, & de *gluten* aux parties volatiles : elle s'échappe la première ; & sans cela il ne se ferait pas de dissolution. Je ne parle ni de l'air, ni du feu, qui se fixent probablement dans les plantes, & qui certainement sont du *ressort* de l'atmosphère.

7. Maintenant, afin que les plantes puissent germer, croître & se nourrir, il faut le concours de ces élémens. Si la terre fournit les parties fixes, la partie humide & spiritueuse vient assurément en entier dans l'atmosphère, quoique peut-être dans l'origine le chaos confus de la terre en fût la première source.

8. Supposons un sol épuisé par une longue suite de productions, comme il arrive enfin aux terrains les plus fertiles ; voyons comment l'industrie du cultivateur s'y prend pour y introduire de nouveau la fertilité. Il y a deux manières d'ameublir & d'améliorer les terres épuisées, les fumiers & les labours.

9. Qu'est-ce que fumer ou engraisser les terres ? C'est y introduire une nourriture abondante & propre aux plantes. Les fumiers la fournissent : voici comment. Les fumiers, de quelque espèce qu'ils soient, ne sont que des substances des végétaux pu-

tréfiés ou consumés, telles que les cendres, la suie des cheminées, les excréments & les parties des animaux (qui, *en dernier ressort*, se nourrissent tous des végétaux), ou des terres composées des parties dissoutes des animaux & des végétaux, comme la vase des marais, les bourbes, les terreaux, &c. . . .

10. Les terres s'épuisent à force de nourrir des plantes : pourquoi ? C'est qu'elles dépendent peu à peu toute la substance propre à se convertir en plante, qu'elles contenaient. Cela seul suffirait pour nous convaincre que toutes les plantes ne se nourrissent point indifféremment de chaque terre & d'un suc commun ; autrement la terre ne deviendrait jamais stérile. Quoi qu'il en soit, elle ne fructifie plus, à moins qu'on ne lui restitue les substances végétales qu'elle avait perdues, ou d'autres semblables. Les fumiers contiennent ces sortes de substances, & fertilisent par-là les terres.

11. Mais les engrais ne seraient d'aucun profit à la terre, sans les bénignes influences de l'atmosphère, c'est-à-dire, si la terre ne recevait de l'air *l'humidité & l'esprit*, qui sont l'ame de la végétation. C'est le but de l'autre partie de la culture, qui consiste à multiplier les travaux, à tourner, retourner, diviser, réduire en poudre les terres. Sans ces opérations, les fumiers ne vaudraient pres-

que rien ; mais sans les fumiers les travaux seuls suffissent pour rendre la terre féconde ; & il y a des systèmes célèbres d'agriculture qui ne demandent que cela. En quoi consiste donc le bénéfice des labours ? Le voici.

12. La terre tournée, divisée & triturée, reçoit d'abord mieux l'eau des pluies, des rosées, des brouillards, de la neige & des autres météores aqueux : en second lieu, elle absorbe insensiblement les élémens féconds & les *esprits* répandus, comme on l'a déjà prouvé, en grande abondance dans l'athmosphère. Je ne dirai pas que chaque espèce de terre fixe attire l'espèce d'*esprit* qui lui est propre ; cela ne serait pas absurde, ces sortes d'affinités étant très-connues : mais il ne paraît pas douteux que la terre ne se charge de tous les dépôts de l'air.

13. Si les labours opéraient seulement en atténuant les terres, on pourrait les donner tous en un jour, & cela suffirait. L'atténuation & la division des terres est à la vérité très-utile, afin qu'elles puissent bien *embrasser* les semences & les racines, & donner un passage facile à l'humidité & aux sucres nourriciers : mais, encore un coup, la seule atténuation servirait très-peu sans les influences de l'air, & les laboureurs paresseux auraient raison de dire que les *planches de la charrue n'engraissent point les terres*. Or,

les labours multipliés sont avantageux, pourvu qu'il s'écoule entr'eux un certain intervalle de tems. Ce tems est nécessaire, afin que la portion de terre exposée à l'air puisse s'imbiber des *esprits végétaux* dont elle manque. Dès que cette portion est bien saturée, on la renverse, & l'on expose à l'air une autre portion, qui reçoit une bonification semblable, & ainsi de suite. Si l'on observe que les fumiers même & les terres fertiles, mais crues, se préparent, se digèrent, & mûrissent par l'action du soleil & des météores, on avouera que la fécondité de la terre dépend entièrement de l'atmosphère & des météores, qui en font les modifications

14. Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'aliment que les plantes attirent par le moyen des racines : il faut parler maintenant de cette partie de nourriture qu'elles pompent immédiatement dans l'air par leurs pores, & leurs vaisseaux absorbans dans l'écorce & dans les feuilles sur-tout. Les observations de M M. Hales, Guettard, Bonnet, du Hamel & autres physiciens, ne laissent aucun doute là-dessus. Je ne parle pas tant de la substance même de l'air que les plantes inspirent par leurs trachées, qui circule probablement avec les sucs, & qui se fixe peut-être dans la substance même des plantes;

jé parle de l'air, tel qu'il est dans l'atmosphère, c'est-à-dire, un mélange de vapeurs & d'exhalaisons de toute espèce, mais principalement des matières végétales, la transpiration des plantes étant, comme l'on fait, très-abondante. Les plantes tirent donc de l'air un *humide succulent & substantiel*, qui les nourrit & les vivifie encore mieux que le suc de la terre. La rosée ne s'attache certainement qu'aux feuilles, aux fleurs, à l'écorce; cependant elle fait un très-grand bien aux plantes: un simple rafraîchissement ne saurait seul faire tout cela. La rosée est donc une nourriture délicate que les plantes reçoivent par les orifices des feuilles qui en sont imbibées,

15. Le grand Newton pensait que les plantes absorbaient, outre l'air & l'éther, les particules du feu & de la lumière. M. Francklin & d'autres physiciens sont du même sentiment. Suivant ces grands philosophes, ces parties spiritueuses restent fixées dans les plantes; & c'est d'elles apparemment que proviennent les odeurs & les saveurs délicates des fleurs & des fruits.

16. Nous avons parlé jusqu'ici de la substance & de l'aliment que les plantes tirent de l'atmosphère; il faut dire quelque chose du mouvement qui est également nécessaire à la végétation, & que l'atmosphère même

imprime aux fucs. J'ai dit ci-dessus, que le poids & le ressort de l'air doivent contribuer au mouvement des fluides dans les plantes : mais la chaleur & le froid, en produisant une alternative de raréfaction & de condensation dans l'air & dans les fluides même des plantes, y doivent contribuer d'une manière plus marquée. Cette alternative prépare les fucs dans la terre ; le corps spongieux des racines les absorbe ; la chaleur du jour les raréfie, & par cela même les déplace ; la fraîcheur de la nuit les condense & facilite l'introduction d'autres liqueurs : enfin, cette alternative égale de dilatation & de contraction dans les canaux des plantes, y établit une espèce de mouvement, soit péristaltique, soit de diastole & de systole, qui avance le mouvement & *peut-être* la circulation des fluides dans tous les corps des plantes.

17. En effet, nous voyons que lorsque la tiédeur du printems commence à se faire sentir, la sève se met en mouvement ; ce qui produit bientôt le développement des feuilles, des germes, des fleurs, des boutons. A mesure que la chaleur augmente, l'accroissement des végétaux & de leurs productions augmente aussi, s'il y a une suffisante humidité. La chaleur brûlante de l'été, soit qu'elle augmente trop la transpiration

ou qu'elle dissipe l'humidité de la terre, soit qu'il n'y ait alors que dilatation sans contraction, suspend la végétation, qui ne se ranime que vers le milieu du mois d'août, lorsque la fraîcheur des nuits & les rosées abondantes ramènent l'alternative de raréfaction & de condensation. Cette condensation, qui va croissant, à cause du froid de l'automne, fait languir la végétation, qui reste enfin suspendue presque entièrement pendant tout l'hiver. En un mot, on observe que les productions de la terre sont avancées ou retardées selon la température de l'air.

18. Messieurs Hales, du Hamel & plusieurs autres physiciens, ont constamment observé que rien n'est plus favorable à la végétation que la chaleur accompagnée d'humidité. La chaleur donne le mouvement, l'humidité fournit la matière. Une telle constitution a lieu dans les tems couverts, pluvieux, variables & orageux. C'est que dans ces tems-là l'alternative de raréfaction & de condensation est plus forte & plus fréquente, avec un mélange de chaleur & d'humidité, & qu'il y a une plus grande quantité de matière électrique dans l'atmosphère; de quoi je parlerai bientôt. Les plantes prennent alors plus d'accroissement dans une semaine, même dans un jour, que dans

un mois en d'autres circonstances.

19. L'électricité semble être un cinquième élément plus subtil, plus pénétrant, plus actif que tous les autres, même que le feu. Circulant entre la terre & l'air (peut-être entre la terre & les astres), elle est le principal instrument de tout ce que la nature produit dans l'air & dans la terre. Il faut avouer qu'avant la découverte de l'électricité, l'on ne comprenait presque rien à la formation des météores : elle contribue à l'ouvrage de la végétation, peut-être plus que la chaleur & l'humidité; & cela de deux manières.

20. 1°. En ce que le feu électrique (ayant des sources inégales & variables, soit dans l'air, soit dans la terre, arrêté souvent par des corps résistans, pendant qu'il se porte impétueusement sur les déferens, & tendant toujours à l'équilibre entre l'air & la terre, entre un nuage & l'autre), produit tous les météores ignés & même les aqueux, qui sont si nécessaires à la vie des plantes. 2°. Par sa propre action, en pénétrant & en agitant les fluides & les solides de tous les corps vivans; en excitant sur-tout la circulation des fluides dans les petits canaux ou tubes capillaires des plantes, de même que la transpiration sensible & la transpiration insensible, d'où dépend le bon & le mauvais état

état des végétaux & des animaux. Or, il est certain que dans les tems changeans, pluvieux & orageux, l'atmosphère donne les plus vives marques de l'électricité : c'est alors que l'on éprouve tant de difficulté à concentrer le feu électrique dans nos machines, parce qu'il est absorbé par les vapeurs humides de l'air : c'est alors que tous les corps se trouvent dans une espèce de fermentation & d'agitation intérieure; les uns contractent de l'humidité, les autres se dessèchent, parce que le feu électrique donne ou ôte aux corps, suivant leur différente nature, la substance & le mouvement. Les animaux, les oiseaux sur-tout, sensibles aux plus légers mouvemens de l'air, sont alors très-agités, tantôt tristes, tantôt gais, à mesure qu'ils acquièrent ou qu'ils perdent ce feu qui les anime. Les plantes même donnent des marques visibles de changement extérieur, par l'altération *de leur machine*.

21. C'est de là peut-être que dépend en grande partie le progrès rapide de la végétation, qui a lieu dans les tems changeans & orageux. On doit remarquer que dans ce tems-là les arrosemens même deviennent plus efficaces & plus avantageux aux champs & aux prairies, qu'en d'autres tems; & c'est encore une chose bien digne

de remarque, que des plantes aquatiques, quoiqu'elles demeurent toujours sous l'eau, ressentent pourtant elles-mêmes le bénéfice des pluies. Ce sont deux phénomènes que l'on ne saurait expliquer que par le moyen d'un feu électrique qui pénètre & anime l'eau, & qui se développe avec plus de force & d'abondance dans le tems de pluie.

Voilà ce que j'avais à dire de l'influence générale de l'atmosphère sur la végétation : il faut faire voir maintenant l'influence particulière de chaque espèce de météore.

(*La suite au Journal prochain.*)

II. *Lettre de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Extrait de l'allemand. Suite.*

L E T T R E X X X V.

Sophie à madame E. Königsberg, 4 juin.

Dès que nous fûmes seules, Julie me prit la main. Afin que vous n'ayez pas encore la dureté de vouloir me dissiper, je vais vous raconter tout de suite l'histoire de ma sœur.

Mon père partit au point du jour, & ma mère l'accompagna. Peu de momens

après, M. Lefs rentra. J'allai, comme nous en avions établi l'usage, dans le cabinet de notre fille-de-chambre, d'où je n'avais qu'un signal à donner lorsque je voulais lui parler. Car il ne nous voyait point dans son appartement; il ne nous entretenait jamais qu'en présence de la femme-de-chambre ou de quelqu'autre personne. Il vint, & il me parut comme à l'ordinaire. Je ne laissai rien entrevoir. Je n'étais pas accoutumée à entamer avec lui une conversation. — Il avait l'art que possèdent si peu d'hommes, de tourner la conversation avec une femme sur les objets les plus convenables.

Nous ne disions que des choses indifférentes, lorsque ma sœur entra. Elle le salua d'un air plus ouvert & beaucoup plus tendre qu'à l'ordinaire. Il en parut étonné: si j'avais su alors le contenu de son billet de la veille, j'aurais pu expliquer sa surprise. Hortense s'assit à côté de nous, & écouta, sans mot dire, notre conversation, avec un sourire pour lui. Tout d'un coup elle vola dehors, & rentrant sur la minute, elle ouvrit le clavecin. Venez, dit-elle, mon cher M. Lefs, je veux vous chanter une pièce tout-à-fait neuve. Elle chanta, en s'accompagnant avec une émotion très-sensible, un couplet fort libre sur les douceurs

d'un baiser ; & s'interrompant tout-à-coup, elle le regarda d'un air languissant.

Vous avez raison, dit le cavalier étonné, cela est tout-à-fait nouveau pour moi. Excusez-moi, mesdemoiselles ; & à l'instant il nous quitta.

Nous nous retirâmes dans notre chambre, pour nous préparer à aller au-devant de maman qui devait revenir pour dîner. J'étais bien fâchée de voir qu'Hortense gardait si mal son propre cœur. Le mien me semblait si ferme, que toute passion, & surtout celle de ma sœur, était un crime à mes yeux. Je le lui laissai trop clairement appercevoir. — Je le marquai même d'une façon barbare, d'autant plus que j'avais observé dans les dernières paroles de M. Lefs, une sorte de mécontentement. Ma sœur se plaignit tendrement que je lui reprochais une inclination approuvée de mon père ; mais je me laissai emporter à ma vivacité, plus qu'il ne convenait à une jeune personne de quinze ans, qui avait eu l'avantage d'une bonne éducation. Je fus dure, sévère. — Je montrai même de l'impolitesse & de l'ironie.

Souvent depuis lors je n'ai pas pu me rendre raison à moi-même de ce phénomène peu naturel ; mais aujourd'hui je crois pouvoir l'expliquer. — Ce n'était pas de

la jalousie, j'en suis sûre, je vous l'ai démontré; c'était de l'envie. Je ne prétendais pas qu'un homme que je n'osais pas aimer, fût pour une autre ce qu'il ne pouvait pas être pour moi. Je puis croire la sottise avec laquelle je me conduisis alors; mais je ne puis la comprendre. — Qui pourrait comprendre l'envie, cette passion stupide qui produit le renversement de l'esprit & du cœur? — Malheureusement on la voit régner dans une foule d'hommes abrutis.

Nous montâmes en carrosse, continua Julie, pour aller au-devant de maman. Ce fut alors que je poussai l'impolitesse vis-à-vis de ma sœur, au point qu'elle fut obligée de se servir de son droit d'aïeule, pour m'ordonner très-sérieusement de me taire. Le croiriez-vous, ma chère Sophie? cela même ne put pas me fermer la bouche.

Je fus si fâchée de voir qu'elle n'avait pas aperçu le mécontentement de M. Lefz, que je continuai à lui tenir des discours outrageans. La chose en vint au point qu'elle me châtia trop cruellement, sur-tout si l'on y joint la dureté avec laquelle elle m'a traitée depuis lors. — Elle me donna un soufflet! Pour des personnes comme nous, c'était un moyen fort peu convenable; d'autant plus que c'était la première fois que je l'outrageais volontairement. Je me tus; mais un coup-

d'œil méprisant lui annonça qu'elle ferait long-tems poursuivie par des regards pareils, & que je ne la jugeais pas digne de m'entretenir désormais avec elle sur le compte de M. Lefs. — O ! ne me faites plus penser à une action qui m'humilie. Dès que maman nous eut jointes, elle dit à ma sœur précisément ce que je venais de lui dire. Elle lui parla avec la tendresse d'une mere; mais Hortense déjà trop animée par ce qui s'était passé, ne se conduisit pas comme une fille bien née aurait dû faire.

Après une promenade, où nous n'avions certainement goûté aucun plaisir, nous revînmes à la maison vers le soir. — Nous trouvâmes sur l'escalier les crocheteurs qui emportaient le dernier coffre de M. Lefs. On remet à ma mere ce billet. (Julie le tira de sa cassette.)

“ Ce ferait blesser votre pénétration, madame, que de vous expliquer la raison pour laquelle je quitte dès aujourd'hui votre maison. Pour ce qui est des personnes dont nous sommes connus, il me semble qu'on pourrait les entretenir dans l'idée que je m'éloigne à cause de l'absence de monsieur votre époux.

Vous ne pouvez pas être fâchée contre moi, madame; mon billet d'hier, l'événement en lui-même, & toute la suite de

mes démarches, m'assurent assez, &c. »

Comme le billet du jour précédent avait été brûlé, maman envoya sur-le-champ chez M. Lefs. Il était absent. — Nous n'apprîmes que quelques semaines après qu'il était à Altona. — Cependant la conduite méprisante de ma sœur m'avait aigrie. Je ne pensais pas alors être dure envers elle; & depuis, je me le suis souvent reproché. Jamais je ne lui parlais de M. Lefs; & cela même n'était pas d'une bonne sœur. Elle parlait très-souvent de lui. Je l'aurais infailliblement soulagée en lui répondant; mais je gardais le silence. Cela la rendit d'abord taciturne; ensuite elle eut l'humeur chagrine que vous lui voyez. Elle ne sortait jamais qu'elle n'y fût forcée, & cependant elle ne s'occupait de rien. En un mot, elle devint chaque jour plus insupportable.

Bientôt après, M. Lefs vint à Hambourg, & il écrivit à maman en ces termes :

“ Madame, vous avez eu la bonté de faire demander de mes nouvelles. Pour ne pas offenser mademoiselle votre fille aînée, j'ai dû m'interdire le plaisir de vous remercier de bouche ou par écrit. Mais j'apprends que cette aimable personne a été, depuis le malheureux accident, dans une inquiétude perpétuelle. Tout le monde, madame, attribue cela à l'absence de monsieur votre époux.

Je suis enchanté que cette opinion prévale ; mais le dernier instant que j'ai passé auprès d'elle, m'a convaincu qu'une passion incon nue peut-être pour elle jusqu'à présent, s'est emparée de son ame.

Je serais fort affligé, si je pouvais penser que je mérite à cet égard quelque reproche. J'ai cru ne pouvoir mieux prévenir l'accomplissement des vues, dont je fais, madame, qu'elles n'ont pas votre approbation, qu'en m'éloignant de Hambourg. Je prolongerai même mon absence, si mes affaires qui m'ont jusqu'ici appelé journellement en ville, ne me forcent pas de m'y fixer.

Je prends trop d'intérêt à la tranquillité de mademoiselle votre fille, pour ne pas partager votre inquiétude à son sujet. J'irais vous en assurer moi-même, si je ne croyais pas avoir découvert que monsieur votre époux a des soupçons sur ma conduite. C'est uniquement par cette raison que je me permets de vous faire observer ce qu'une jeune personne vive & gaie doit avoir à surmonter, lorsqu'elle se laisse entraîner au plaisir, dans une récréation comme la danse, — à quoi j'ajoute positivement que je n'ai absolument aucun reproche à me faire. — Mais je me rappelle d'avoir écrit dès le soir même de ce fâcheux événement tout ce que j'avais à dire sur ce sujet. Si cependant vous

daignez vous rappeler qu'un homme qui n'a point d'emplois d'où il puisse vivre, qui a des dettes, qui n'a jamais hasardé un regard qui décelât la moindre espérance, --- qu'un tel homme ne pouvait pas avoir des vues : vous ne me refuserez pas la faveur de réfuter les présomptions de monsieur votre époux.

Oserais-je encore me rappeler un instant le bonheur que j'eus autrefois de posséder votre confiance ? Ce sera pour hasarder un conseil. L'impression faite sur le cœur de mademoiselle votre fille, s'effacerait aisément, comme nous le désirons tous (permettez-moi cette expression familière) si elle était constamment occupée de quelque objet nouveau, ou si vous vous déterminiez à l'envoyer chez quelqu'une de vos amies en Hollande ou ailleurs, puisque je compte d'aller bientôt dans ces pays-là.

Comme personne ne fait cet incident, il est impossible qu'il lui nuise en aucune manière. Il était si peu attendu, qu'il peut servir de leçon à mademoiselle votre fille cadette, quoiqu'elle se soit rendue maîtresse de son propre cœur.

Je profite de cette occasion pour me recommander à votre faveur ; & pour preuve que vous me l'accordez, je demande la permission de correspondre avec notre chère Julie. Je compte de l'obtenir comme une

suite toute naturelle des relations que j'ai toujours soutenues avec votre maison. Votre prudence décidera si je dois écrire à mademoiselle Hortense. Je ne place point ici l'expression de ma reconnaissance, il serait impossible de peindre sur cette feuille le feu dont mon cœur est pénétré : à mon départ, je prendrai la liberté de vous assurer de bouche, combien je suis, madame, votre très-dévoué serviteur, LESS. »

L E T T R E X X X V I.

Suite.

Julie continua.

Par ordre de ma mere, j'écrivis à M. Less ce qui suit.

« Parmi les choses agréables que vous mandez à ma mere, ce qui lui fait sur-tout plaisir, c'est le conseil que vous lui donnez touchant ma sœur. Si vous le jugez convenable, on l'enverra en Hollande, auprès de ma tante. Je dois vous avouer que jusqu'ici ma mere n'a pas été convaincue comme à présent de votre désintéressement : ce n'est donc pas pour en avoir de nouvelles preuves, qu'elle vous prie de lui remettre copie du billet écrit à ma sœur, auquel vous en appelez, & que maman n'a pas lu. Elle vous assure, monsieur, qu'elle conservera toujours à votre égard les mêmes sentimens ;

& elle vous demande comme un bienfait pour moi, la continuation de notre correspondance. Ce que vous prétendez prouver, en disant que vous n'avez aucun emploi, mais au contraire, des dettes, est pour elle un article important, mais qui ne l'a pas convaincue. Elle vous assure qu'elle a une considération extraordinaire pour le vrai mérite; & elle vous prie de lui donner sur cette question quelques détails plus intelligibles. Elle vous demande la même grace sur certaines vues que vous croyez qu'elle n'approuverait pas. — Elle se félicite d'avoir le plaisir de vous voir dès que cela vous sera agréable, &c. JULIE. „

Je ne fais pas, continua Julie, pourquoi ma mere n'écrivit pas cela elle-même. Hortense fut très-piquée qu'on m'eût donné cette commission. Comme je n'osai pas lui communiquer le contenu de ma lettre, qui montre clairement que ma mere désirait ce mariage, elle prit avec moi les manières qu'elle a encore maintenant.

Pour moi, je puis dire que depuis ce tems-là j'ai cessé de la blesser même par un regard. Je trouve qu'il convient moins encore à notre sexe d'aggraver les peines des affligés. Mais depuis que mon propre cœur éprouve aussi ses chagrins, ma sœur m'a fait éprouver que cette cruauté est au-dessous

de la nature humaine, qu'elle n'est propre qu'aux démons.

M. Less envoya la copie désirée, telle que vous l'avez déjà lue (*); elle était accompagnée de ce billet.

« Dites à votre respectable mere, ma chere Julie, que rien n'égale la satisfaction qu'elle m'a causée; dites-lui que je lui demande instamment la grace d'exécuter son dessein relativement à mademoiselle votre soeur. Plus j'étais affligé de voir dans votre lettre que mon désintéressement a pu être suspect, plus je me réjouis de voir qu'il est aujourd'hui suffisamment démontré. --- Dès lors les éclaircissémens demandés sur quelques passages de ma lettre, deviennent inutiles. Je ne méritais pas d'être puni en voyant changer à mon égard les dispositions amicales de votre maison; je ne devais par conséquent pas craindre un pareil malheur. L'un & l'autre est également impossible chez des gens tels que je désirerais d'être. Mais je suis charmé que madame votre mere m'ait mis à couvert de cette espece de soupçon qu'on appelle hypocondrie. Elle me procure aussi un bonheur auquel je suis très-sensible, en me permettant de vous répéter souvent, &c. &c. LESS. »

(*) Voyez Journal d'août 1777, pag. 70.

Sur une feuille qu'il me pria de couper ,
 était ce qui suit :

“ P. S. Ayez la bonté pour moi de faire
 prendre secrètement à mon logement quatre
 lettres de mademoiselle votre sœur , que je
 n'ai point décachetées , & que je vous prie
 de lui remettre sans en rien dire à per-
 sonne. Comme madame votre mere ne ré-
 pond rien à la question que je lui ai faite ,
 si je dois écrire à Hortense , je ne m'y
 hasarde pas. „

Je reçus les quatre lettres ; & c'est alors
 qu'Hortense me donna la première preuve
 de la dépravation de son caractère ; elle
 rompit le cachet , après quoi elle m'ac-
 cusa d'avoir ouvert les lettres. Je souffris
 ce nouveau chagrin sans me plaindre ; car
 le devoir de tout souffrir était déjà devenu
 l'objet de mon application. Malgré ses mau-
 vais procédés , ma sœur espéra que j'aurais
 égard à la prière qu'elle me fit de ne point
 parler des lettres à ma mere. Je l'ai fait jus-
 qu'à ce moment ; mais elle n'a pas eu la
 même délicatesse. Avec une joie odieuse ,
 elle a découvert à maman des lettres que
 j'ai eu le malheur d'écrire à M. Schulze. —
 O Sophie ! ne souffrez pas que je parle avec
 amertume.

Ma mere abandonna le projet d'envoyer
 Hortense en Hollande , parce qu'elle croit

que des absences pareilles ne sont pas favorables à la réputation d'une jeune personne. Elle suivit l'autre conseil de M. Lefs; & les nouveaux objets dont elle occupa sa fille, produisirent sur un cœur plus ardent que sensible, l'effet que l'on attendait. Hortense oublia cette inclination; mais elle ne sera jamais aussi aimable qu'elle était avant cette aventure. Je crois, si je l'ose dire, que maman fit retomber sur ma sœur une sorte de prévention qu'elle prit contre M. Lefs; elle ne la traita pas avec assez de douceur.

M. Lefs, sur le point de faire un voyage en Russie, se fit annoncer pour prendre congé. On éloigna Hortense qui n'était instruite de rien. Maman le reçut froidement, mais avec politesse : il parut ne vouloir point s'en appercevoir; & c'est ce que maman ne voulait pas. Elle amena la conversation sur le caprice philosophique de certains gens, qui semblent fouler aux pieds leur fortune. M. Lefs replica que comme le bonheur est une chose très-relative, il est difficile de juger sainement des gens qui paraissent donner dans cette espede d'égarement. Ce que nous croyons être un bonheur, est souvent aux yeux de celui que nous condamnons, une fortune réelle. — Maman sentit la force de ce discours. Comme

il ne voulait pas la blesser , il ajouta : “ Vous savez qu’on m’a offert ici des emplois publics très-considérables. Je les ai refusés. On me croit capricieux , — peut-être plein d’orgueil. Et si l’on était dans la même position , d’où je dois envisager une pareille offre , on verrait que je dois la refuser. En général , on ne peut pas juger sans se mettre à la place de celui que l’on condamne. Je ne fais comment il arrive que l’on se permet de décider si légèrement ; puisqu’il est si difficile de se représenter une position dans laquelle on ne s’est jamais trouvé. Plus cette observation est certaine , & plus on comprend que la plupart de ces jugemens sont faux. Mais si l’on soutenait qu’ils sont toujours dictés par la méchanceté , n’est-il pas vrai que cela serait injuste ? Maman répondit avec quelqu’embarras : vous avez raison. Et M. Lefs tourna la conversation sur des objets qui n’avaient aucun rapport avec celui-là.

Nous nous entretenions avec moins de gêne , lorsque tout-à-coup Hortense entra dans la salle. Elle poussa un cri de surprise. M. Lefs allant au-devant d’elle , lui prit respectueusement la main , & la conduisit à une chaise : “ ce n’est pas vous , lui dit-il , qui êtes l’offenseur. . . . Je suis celui qui vous ai offensé ; mais si vous daignez considérer les circonstances , vous me pardonnerez. „ Il lui tenait la main , restant debout devant

elle. — Ma sœur avait l'air fâché. Il continua avec liberté : “ Je pars pour la Russie : puis - je emporter l'assurance que je vous suis aussi indifférent que je l'étais ci-devant ? Mes circonstances m'ont empêché jusqu'à présent de demander autre chose à une femme. „ Il s'inclina, & ma sœur fut forcée d'en faire de même. “ Bon , dit-il en retournant à sa place, maintenant je partirai beaucoup plus tranquille. „ Là-dessus il reprit la conversation que l'arrivée d'Hortense avait interrompue. Ma sœur se retira ; & au même instant, un domestique qui l'attendait à la porte, le demanda. Il prit congé de nous, avec cette liberté qui lui est propre.

Après le départ de M. Lefs, Hortense fut pendant quelques semaines dans une situation d'esprit qu'on ne pourrait pas trop définir, à moins qu'on ne l'appelle un dépit amoureux. On lui a fait depuis lors plusieurs propositions de mariages très - considérables, qu'elle a rejetées avec hauteur. Il paraît que ce ne fera pas l'amour, mais l'ambition, qui la déterminera à faire un choix.

Cependant il se présente un parti protégé par l'oncle de mes deux compagnes. — M. Malgré a été hier ici. Le pauvre homme ! je suis sûre qu'il aime Hortense. Il la fuit des yeux par-tout où elle porte ses pas : tout ce qu'elle dit, il l'admire : son métier

à brocher, sur lequel il y a bien moins de choses que sur celui de Julie ; son petit chien de Bologne, est pour lui un objet d'admiration : symptômes infaillibles du mal dont il est atteint. Elle est fort riche, régulièrement belle, d'une taille charmante, & de plus, si coquette qu'elle semble vouloir plaire à tous les hommes. Mais c'est une rose qui attire les yeux par son éclat. - M. Malgré la touchera sans précautions, & il en sera piqué --- Un capitaine de vaisseau ! Quel contraste avec les hautes espérances de la jeune personne ! Je voudrais pouvoir avertir cet honnête homme.

III. Prospectus d'un ouvrage intitulé : Les langages & les méthodes mathématiques. Par M. le comte de B.... ci-devant professeur en mathématiques. En huit volumes in-4°. avec beaucoup de planches en taille douce, le tout très-bien exécuté ; proposé par souscription à Geneve, chez J. A. Nouffen, imprimeur & libraire.

IL semble qu'on soit surchargé de livres élémentaires sur les mathématiques, & cependant on en voit toujours paraître de nouveaux. Ce n'est pas mon dessein d'entrer dans la recherche des motifs qui peuvent

déterminer un mathématicien à publier ces sortes d'ouvrages ; je ne veux qu'en indiquer un , qui persuadera très-aisément qu'on est encore loin d'avoir quelque chose de si achevé en ce genre qu'il ne nous reste rien à desirer , & qu'on doit conséquemment agréer les efforts de ceux qui cherchent d'avancer , de ce côté-là , les progrès de l'esprit humain. Pour peu qu'on soit initié dans les mystères de ces sciences , on doit savoir qu'il y a beaucoup de difficultés à surmonter pour y faire quelques progrès , & que nous manquons souvent de méthodes , ce qui rend cette science très-limitée & fort imparfaite. ~~Aurait-on tant de difficultés , manquerait-on de méthodes , si les livres nous fournissaient tout ce qu'il faut en ce genre ? Il est donc évident que ces livres sont insuffisants , & que c'est à cette insuffisance même que nous en devons un grand nombre. Car avouer la difficulté & l'imperfection d'une science , & prétendre qu'il n'y a pas besoin de nouveaux livres pour la faciliter & la perfectionner , c'est une contradiction des plus choquantes.~~

Nous annonçons un ouvrage qui a pour but principal d'applanir une grande partie de ces difficultés , de fournir des méthodes pour la perfection des mathématiques , & d'agrandir les limites de quelques-unes. Son

auteur a cultivé, dès sa plus tendre enfance, ces sciences, & en a fait son occupation & ses délices. Trente ans d'étude continue, nourrie par l'agrément & soutenue par le travail le plus opiniâtre, de même que vingt années & plus d'exercice à donner des leçons dans toutes les parties de ces sciences, peuvent bien l'avoir formé, & lui avoir fourni des idées & des méthodes.

Ce sont ces idées & ces méthodes qu'il se propose de publier dans cet ouvrage, qui sera divisé en deux parties. La première renferme *les langages mathématiques*, & l'autre *les méthodes mathématiques*. Dans la première, l'auteur ne comprendra que les choses les plus faciles & en même tems les plus utiles; & dans la seconde, il étendra son travail sur ce que ces sciences ont de plus difficile, quoique souvent moins avantageux. La première partie servira à former un jeune mathématicien, la seconde à le perfectionner, & l'une & l'autre ne manqueront pas d'être utiles à tous ceux qui cultivent ces sciences; car la nouveauté en ce genre est toujours un avantage certain. Pour faire mieux connaître cet ouvrage, nous allons en détailler le plan.

" Il faut envisager, dit l'auteur, les mathématiques comme autant de langages; car elles le sont effectivement. Les hommes

n'ont inventé les langues que pour exprimer, par des signes extérieurs, leurs pensées, & pour désigner par-là les objets de leurs idées & les propriétés de ces objets. Les mathématiciens ont de même inventé des signes pour désigner les différentes quantités, & pour en exprimer les rapports ainsi que les propriétés, en exprimant avec ces signes les résultats de leurs méditations ou de leurs pensées sur la quantité.

Or, puisque les signes dont on se sert pour désigner les quantités, sont des nombres, des lettres & des lignes, il y a par conséquent trois sortes de langages mathématiques; savoir, celui où l'on emploie les nombres, que nous appellerons *arithmétique*, celui qui se sert des lettres, ou l'*algébrique*, & celui auquel appartiennent les lignes, qu'on peut nommer *géométrique*.

Quoique la division naturelle des langages mathématiques n'en porte que trois, on en peut cependant considérer deux autres. L'un, se servant des nombres aussi bien que des lettres pour exprimer les quantités, tire sa naissance des langages arithmétique & algébrique, & peut conséquemment être appelé *arithmético-algébrique*; l'autre, par une raison semblable, sera nommé *géométrico-algébrique*; car ses signes sont les lignes ainsi que les lettres.

C'est pour cela que l'auteur a divisé sa première partie en cinq sections, qui sont, 1°. le langage arithmétique; 2°. le langage arithmético-algébrique; 3°. le langage algébrique; 4°. le langage géométrique; 5°. le langage géométrico-algébrique. Ces cinq sections comprendront six tomes. On sera d'abord étonné que cette partie, qui ne doit comprendre, comme on l'a dit ci-dessus, que les choses les plus utiles & en même tems les plus faciles, s'étende jusqu'à remplir six volumes: mais il faut observer premièrement, que, comme il a été dit par M. l'abbé Sauri, dans le discours préliminaire de son cours complet de mathématiques, " ce n'est que par le grand nombre d'exemples que l'on peut se flatter de former les jeunes mathématiciens „; & notre auteur, sans s'appesantir sur les détails, suit, autant qu'il peut, la voie des exemples.

Il faut remarquer en second lieu, que le chemin le plus court n'est pas toujours le plus aisé: on aime mieux voyager par une longue plaine, que grimper par le court chemin d'une montagne escarpée & pierreuse. Pour être court, les mathématiciens vous donnent des regles, vous fournissent des méthodes, vous disent, *faites comme cela*: mais l'expérience a fait voir à l'auteur que cette voie est le chemin de la montagne

escarpée & pierreuse, chemin que les commençans ne franchissent jamais, ou bien ne franchissent qu'après un long tems & avec peine. Notre auteur marche par des plaines, & choisit même les plus agréables. Au lieu de donner sèchement des regles & des méthodes, il les cherche par des raisonnemens très-faciles & simples, il en détaille les principes, il les éclaire par des exemples les plus convenables, & enfin il les établit en regles & en méthodes pour tous les autres cas qui peuvent leur être rapportés. Cette méthode ne fait pas à la vérité admirer l'invention, mais le fait mieux agréer & mieux saisir, sert en même tems à développer plus promptement le génie des commençans, leur inspire d'abord le goût de l'invention, & enfin les rend insensiblement inventeurs eux-mêmes. Il est enfin à observer que la multiplication des regles & des méthodes ne permettait pas à notre auteur d'être court, d'autant plus qu'il fallait qu'il se mît à la portée des génies les plus médiocres.

On pourrait dire aussi, que le titre de cette partie ne serait qu'un changement de noms, si l'auteur ne faisait pas voir l'influence que ce titre a sur la méthode de traiter les mathématiques & d'en faciliter l'acquisition. On lit, on écrit, on parle mathéma-

tiquement; & ces trois chapitres, bien expliqués, facilitent beaucoup la solution des problèmes, & par conséquent l'acquisition des mathématiques.

Dans la première section, qui formera le premier volume de l'ouvrage, l'auteur s'occupe du calcul par chiffres, d'une manière tout-à-fait différente de l'ordinaire, & pousse l'arithmétique à un tel degré de perfection que, moyennant les règles qu'il donne, on peut absolument résoudre toutes sortes de problèmes sans algèbre, de quelques degrés qu'ils soient.

Après avoir fixé les vraies idées de l'unité, de la pluralité & du nombre, l'auteur commence par expliquer une arithmétique où il n'emploie que le chiffre 1, & passe ensuite à détailler l'arithmétique binaire, qui lui sert de fondement, non-seulement pour en établir une infinité d'autres, mais aussi pour déterminer les méthodes de faire les opérations principales sur les nombres entiers, dans toute autre arithmétique. Ces principes lui donnent occasion d'observer, avec M. de la Chapelle, " que la méthode ordinaire de compter doit toute sa considération beaucoup plus à la coutume qu'à la simplicité dont on prétend la revêtir. „ Quant aux opérations sur les nombres rompus, il n'en parle qu'où le besoin semble

le demander, c'est-à-dire, dans les questions ou problèmes dont la solution paraît être dépendante de ces opérations : mais alors il fait servir la solution même de moyen, pour trouver les règles de faire celles-ci. C'est ainsi qu'il évite de fatiguer les commençans, par un chapitre particulier sur le calcul des fractions.

L'auteur passe ensuite à établir ses premiers élémens du langage arithmétique, & il en fait l'application à différens problèmes. On a cru jusqu'à présent que les problèmes du second & des supérieurs degrés, n'étaient pas du ressort de l'arithmétique. Or notre auteur a trouvé plusieurs règles très-générales, qui servent non-seulement à la solution des problèmes du premier degré, mais aussi à résoudre, avec la même facilité, un problème du second degré qu'un des degrés supérieurs. Ces règles s'étendent aussi sur les problèmes indéterminés, & sur ceux qui renferment des logarithmes. J'avertirai enfin que l'extraction des racines a été exécutée par l'auteur par une simple division.

Dans la seconde section, qui comprend dans un volume le langage arithmético-algébrique, l'auteur se sert des lettres seulement pour désigner les inconnues du problème, & il détaille de nouvelles méthodes pour résoudre très-aisément une équation

numérique, quel que soit son degré, dans tous les cas qu'elle ait au moins une racine réelle & commensurable. Si la racine est réelle, mais incommensurable, il donne aussi une nouvelle manière de la trouver très-prompement, tant approchante qu'on voudra.

Il perfectionne de même la méthode commune de résoudre les problèmes fémi-déterminés, & il donne une méthode générale de rendre rationnelle la formule $\sqrt{a + bx + cx^2}$ exprimée en nombres. Enfin, il porte une solution *directe* (*) & très-élégante de ce problème : *donné le terme général d'une suite algébrique, c'est-à-dire, dont les différences de quelque ordre soient constantes, trouver son terme sommatoire.* Il étend même la solution de ce problème au cas où la suite soit fractionnaire, pourvu qu'elle soit limitée à certaines conditions.

La troisième section, ou le troisième volume, contient l'algèbre qui, étant considérée comme un langage, est traitée d'une manière qui l'applanit beaucoup & la rend familière aux génies les plus médiocres. On fait voir quel peut être à présent son vrai avantage sur l'arithmétique.

(*) Les solutions qu'on a données jusqu'à présent de ce problème, sont *indirectes*.

L'algebre a reçu par l'auteur, de notables augmentations, par rapport à la résolution des équations algébriques, soit qu'elles aient des racines réelles & commensurables, soit qu'elles n'en aient que d'incommensurables, & même que d'imaginaires. Le chapitre de la résolution des équations exponentielles sera, comme on le voit, un chapitre nouveau.

L'extraction des racines d'un polynome, ou d'une quantité complexe, qui comprend des radicaux de second degré, est portée à un plus grand degré de perfection. On a beaucoup facilité la doctrine des suites. Enfin, les deux calculs différentiel & intégral sont exposés de la manière la plus simple & en même temps la plus utile; de sorte qu'un commençant pourra l'entendre & l'employer dans la solution des problèmes.

La géométrie élémentaire & la trigonométrie plane sont nettement exposées dans la quatrième section, qui comprendra deux volumes. Ces sciences sont rendues accessibles même aux enfans, & l'on en fait les applications les plus utiles & les plus variées.

La géométrie élémentaire est traitée de deux manières différentes; nous avons une géométrie naturelle, & nous voyons toujours que, comme dit M. de la Chapelle

dans son discours sur l'étude des mathématiques, " les enfans font de la géométrie sans le savoir. „ C'est cette géométrie que l'auteur développe en premier lieu, plutôt par des problèmes que par des propositions, plutôt par le témoignage des sens, soutenu par des vérités de sentiment, que par des démonstrations scientifiques & rigoureuses. C'est ainsi qu'on peut rendre cette science d'usage à tout le monde : mais, pour contenter aussi les esprits qui aiment des démonstrations faites à la rigueur, l'auteur établit ensuite un système de propositions géométriques les plus remarquables, & il en fait une chaîne dont le premier anneau est *la mesure des angles par les arcs des cercles*. Ce sera le plus simple système géométrique qui ait paru jusqu'à présent; car celui dont parle M. d'Alembert dans ses *Elémens de philosophie*, comprend la mesure des angles par les arcs de cercle, & le principe de la superposition.

L'application de l'algèbre ordinaire & infinitésimale à la géométrie, est enfin l'objet de la cinquième section ou du sixième volume. On explique d'abord comment une équation à deux inconnues nous conduit à la géométrie élémentaire, de même qu'à la sublime; on établit par-là un principe fécond pour traiter l'une & l'autre, & l'on

en tire la méthode de décrire les courbes algébriques. On développe ensuite très-simplement les propriétés principales du cercle, de la parabole, de l'ellipse, de l'hyperbole, & de quelques autres courbes algébriques; & l'on résout en même tems les plus beaux problèmes géométriques indéterminés. Après cela, on passe à établir les manières de résoudre les problèmes géométriques déterminés, quel que soit leur degré. On parle des courbes transcendantes ou mécaniques, & l'on en découvre les propriétés principales. On explique enfin les méthodes, *de maximis & minimis*, de trouver les tangentes & les autres lignes analogues, de rectifier les courbes, de carrer leurs espaces, de mesurer les solides & leurs surfaces, considérant quelques solides comme produits par la révolution d'un plan autour d'un axe de rotation, & de déterminer le centre de gravité des figures, ainsi que leur centre d'oscillation. Tout est exposé avec une telle clarté, que les artistes même auxquels ces recherches semblent inaccessibles, en peuvent tirer profit.

La seconde partie comprendra, en deux volumes, plus de vingt méthodes mathématiques. On sait que les anciens géomètres, de même que quelques-uns des modernes, aimant mieux se faire admirer qu'instruire,

nous ont caché les méthodes ou les manières avec lesquelles ils ont trouvé tant de vérités & résolu tant de problèmes. " Uniquement occupés de faire de nouveaux progrès dans l'art, dit M. d'Alembert dans ses *Elémens de philosophie*, pour s'élever, s'il leur est possible, au-dessus de leurs prédécesseurs & de leurs contemporains, & plus jaloux de l'admiration que de la reconnaissance publique, ils ne pensent qu'à découvrir & à jouir, & préfèrent la gloire d'augmenter l'édifice au soin d'en éclairer l'entrée. „ Empressé d'être utile, notre auteur cherche non-seulement d'augmenter la science & d'en faciliter l'acquisition; mais aussi d'ouvrir de grandes routes pour y aller, non comme des élèves, mais comme des inventeurs. C'est pour cela qu'il a recueilli dans cette partie plusieurs méthodes d'invention, qu'il a tirées soit des livres, soit d'une analyse exacte de la marche qu'on tient généralement dans la recherche des vérités, & dans la solution de différens problèmes mathématiques.

L'ouvrage dont nous venons de tracer le plan, sera accompagné de remarques faites par l'auteur même; afin d'éclaircir & de faciliter quelques passages; ce qu'on ne pouvait & qu'on ne devait pas faire dans le texte même,

Conditions. L'ouvrage dont j'ai fait mention ci-dessus, contiendra huit volumes in-4°. avec beaucoup de figures en taille douce, supérieurement bien gravées : il sera imprimé sur de très-beau papier d'Auvergne, caractère neuf de saint-augustin. Je ferai les livraisons par deux volumes, & j'espère que dans douze à quatorze mois tout l'ouvrage sera imprimé.

L'on paiera en souscrivant 9 l. de France : autant pour chacun des quatre premiers volumes : 10 l. pour les quatre derniers volumes. Ce qui fait 85 liv. pour l'ouvrage complet.

Comme l'éditeur ne tirera que le nombre d'exemplaires qui lui seront demandés, l'on est invité de souscrire au plus tôt chez les principaux libraires de l'Europe, au bureau de la Société Typographique de Neuchâtel en Suisse, ou directement chez J. A. Nouffer, libraire-imprimeur à Genève.

Tous les volumes seront délivrés en feuilles.

IV. *Vers à M. le marquis de Vilette sur son mariage avec mademoiselle de Varcourt, au château de Ferney. Par M. de Voltaire.*

FLEUVÉ heureux du Léthé, j'allais passer ton onde,

Dont j'ai vu si souvent les bords ;
 Lassé de ma souffrance , & du jour & du monde ,
 Je descendais en paix dans l'empire des morts ,
 Lorsque Tibulle & Délie ,
 Avec l'hymen & l'amour ,
 Ont embellî mon séjour ,
 Et m'ont fait aimer la vie.

Les glaces de mon cœur ont senti leurs feux ;
 La Parque a renoué ma trame désunië ;
 Leur bonheur m'en rend heureux.

Enfin vous renoncez , mon aimable Tibulle ,
 A ce fracas de Rome , au luxe , aux vanités ,
 A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;
 Et vous osez dans ma cellule
 Goûter de pures voluptés.
 Des petits-maitres emportés ,
 Gens sans pudeur & sans scrupule ,
 Dans leurs indécentes gaités ,
 Voudront tourner en ridicule
 La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne ,
 La Vénus des soupirs , la Vénus d'un moment ,
 La Vénus qui n'aime personne ,
 Qui séduit tant de monde , & qui n'a point
 d'amant ,

Vaut mieux que la Vénus & tendre & raisonnable,
Que tout homme de bien doit servir constamment.

Ne croyez pas imprudemment

Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie. Heureux entre ses bras ,

Osez chanter sur votre lyre

Ses vertus comme ses appas.

Du véritable amour établissez l'empire ,

Les beaux esprits romains ne le connaissent pas.

*V. Epître à Belle & bonne. Par M. le
marquis de Villette.*

BELLE & bonne, c'est votre nom ;

C'est le nom que vous donne un sage ;

Il peint vos traits, votre raison ,

Votre cœur & votre visage.

Vous tenez par un nœud plus saint

À l'Apollon qui vous baptise :

Quand , victime offerte & soumise ,

Votre front allait être ceint

Du triste bandeau d'Héloïse ,

Quand la grille du repentir

Allait vous ravir à ce monde ,

Quand vous alliez vous engloutir

Au fond d'une prison profonde ,

C'est

C'est lui qui voyant vos appas ,
 Votre douceur , votre jeune âge ,
 Ferma l'abyme sous vos pas ;
 Et pour vous sauver du naufrage ,
 C'est lui qui vous tendit les bras .

Denis fit plus encor peut-être :
 Son esprit juste , aimable & doux ,
 Vous apprit sans peine à connaître
 Le monde , vos devoirs & vous .

Dans cette agréable retraite ,
 Où vous coulez vos heureux jours ,
 On voyait que vous étiez faite
 Pour vous conduire dans les cours ,
 Pour briller avec modestie ,
 Sans prétentions , sans détours ,
 Sans vanité , sans jalousie .

Mais il valait encor bien mieux
 Qu'un mortel comme vous sincère ,
 Charmé de votre caractère ,
 Tout autant que de vos beaux yeux ,
 Sût vous chérir & fût vous plaire ;
 Et qu'un respectable lien ,
 Que les cours ne respectent gueres ,
 Fit votre bonheur & le sien .

VI. A M. le marquis de Villeville. Par le même.

Ton esprit fin , ta modestie ,
Ton urbanité , ta candeur ,
Et ta charmante bonhomie ,
Avaient la moitié de mon cœur :
Aujourd'hui c'est à ma Délie
Que je donne l'autre moitié ,
Et je m'en vais passer ma vie
Entre l'amour & l'amitié.

VII. Sur la perte de ma jeunesse.

AMI , je fais que la jeunesse
S'enfuit de moi d'un vol léger ;
Hélas , je n'y puis rien changer ,
Pas plus qu'au rêve mensonger ,
Dont je regretterais l'ivresse.
Il est donc vrai , de mon printemps
J'ai vu tomber la fleur fanée
Sous la faux tranchante du temps.
La rose de mes jeunes ans
N'a vécu qu'une matinée ;
Mais sur ce front déjà ridé ,

Il luit encore , où je l'espère ,
 Quelque rayon de volupté.
 Elle n'est jamais étrangère
 A qui n'a pas trop emprunté
 Ces secours cruels , dont l'usage
 Amène la caducité,
 Même aux premiers jours du bel âge.
 Inquiet , tendre , mais volage ,
 Je compte passer mon été
 Dans un amoureux badinage ;
 Sans engager ma liberté.
 Elle est le seul bien de la vie
 A qui le sage porte envie ;
 Et qui la perd , doit l'échanger
 Contre une riche métairie ,
 S'il ne veut pas en enrager.
 Si Plutus n'est de la partie ,
 Je commence à croire qu'hymen
 N'est réellement bon à rien
 Que pour donner un pucelage ;
 Encore , est-ce un lot bien certain ?
 Mais supposons avec Morain ,
 Qu'il nous fasse cet avantage ,
 Que reste-t-il le lendemain ?

Par M. D'EAUBONNE, cap. de dragons.

VIII. *Épître à Mirza, petite chienne de Mlle Arnoult.*

MIRZA, votre humeur est bizarre ;
Mais votre corps est si charmant
Que ce petit désagrément
N'ôte rien au mérite rare
Que l'on vous trouve en vous aimant.
Vous mordez, il est vrai, souvent
Alors même qu'on vous caresse ;
Mais chaque jour votre maitresse
N'en fait-elle pas tout autant ?
Voluptueusement babine ,
Vous vous couchez dessus le dos ,
Et vous voulez qu'on vous devine ;
Mais n'ayons pas l'humeur chagrine ,
Ne blâmons pas mal à propos.
Mainte fois Mirza vit Sophie
Prendre ainsi son gentil repos ,
Suivant sa douce fantaisie.
Vous aimez beaucoup , beaucoup moins ,
Vous n'aimez pas , ou n'aimez guere ,
Vous exigez de tendres soins ,
Et puis vous devenez légère.

Mais vous avez devant les yeux
Tant de prodiges d'inconstance ,
Qu'on ne vous en aime que mieux , }
Grace à ma dose d'indulgence.
Si vous n'aviez ces défauts là ,
Il faudrait vous bâtir un temple ;
Mais vous prouvez , pauvre Mirza ,
Ce que peut le mauvais exemple.

Par le même.

IX. *Vers d'un ignorant , comme les trois
quarts du monde , en musique , & sans
doute en poésie ; mais sensible autant que
personne.*

A L L E M A N D ou Français , qu'importe qui
m'éclaire ?

Je suis , en fait de goût , neutre sur le pays.
Iphigénie , Orphée , Alceste , ont su me plaire :
A *Gluck* effrontément j'ose donner le prix.
Laissez mûrir *Armide* ; *Armide* , *Armide* même
Renferme des beautés , & d'un ordre suprême !
Pour l'ancien genre enfin bataille qui voudra ,
A Jacques , Pierre ou Paul que la palme demeure ;
Messieurs de Vaugirard , la Harpe , & cætera ,
Ou pour ou contre *Armide* écrivez : moi , j'y
pleure.



QUATRIEME PARTIE.

LE

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. Les apparences d'une rupture entre la Porte & la Russie, semblent se fortifier de plus en plus; & l'on aurait même lieu de l'envisager comme prochaine, si la mauvaise saison ne paraissait pas devoir en différer les effets. Plusieurs événemens particuliers autorisent ces conjectures. Le long retard de la réponse décisive de la cour de Pétersbourg, fait craindre qu'elle ne soit défavorable, d'autant plus que le nombre des troupes Russes, portées sur les bords du Danube & du Niester, augmente continuellement. Le grand-seigneur a chargé l'un de ses principaux officiers, distingué par son intelligence & sa valeur, de se rendre à Bender pour prendre possession de quelques terres, situées dans les environs de cette ville, & qui appartenait aux kans de Crimée, lorsqu'ils étaient sous la dépendance immédiate de l'empire Ottoman; & plusieurs

pachas des environs ont ordre d'appuyer cet officier, au cas qu'il éprouve quelque résistance. On a de plus chassé du Budziac le vayvode & les agas Tartares qui gouvernaient cette province, au nom du kan nouvellement élu. Sahib-Gueray, de son côté, a rendu un édit qui enjoint à tous les Turcs établis dans la Crimée, d'en sortir sur-le-champ, avec défense à ceux de cette nation d'y habiter désormais. Il a fait construire trois ponts sur le Niéper, dans les environs d'Oczacow, pour se mettre à portée de cette place, & il prend des mesures en vue de n'être pas surpris en cas de rupture. Le ministre de Russie a fait prévenir tous les sujets Russes, & en particulier les négocians de la nation domiciliés dans cette capitale, de mettre leurs affaires en règle, & de liquider leurs dettes actives & passives, afin de pouvoir se retirer au premier avis. Un grand nombre de Moraites & de Grecs insulaires, à qui l'on avait accordé des patentes d'incorporation au service de la Russie, & qui sur ce fondement se permettaient divers excès, ont attiré l'attention de la police qui en a fait arrêter quelques-uns. Le ministre de Russie a pris le parti, pour prévenir de nouvelles difficultés, de retirer plusieurs de ces patentes, souvent accordées à des vagabons, & d'envoyer dans la Crimée ceux qui en étaient pourvus. La

mauvaise volonté du peuple par rapport aux Russes, a éclaté en plusieurs occasions; il respecte peu le silence que la Porte lui a imposé sur les affaires publiques, & paraît desirer ouvertement la guerre. Dix des membres du divan, soupçonnés d'entretenir des liaisons criminelles avec la Russie, ont été mis en prison. On continue de renforcer les garnisons des places frontieres, & de faire construire des vaisseaux de guerre & d'autres bâtimens dans les isles de l'Archipel. L'ancien bostangi-bachi, chargé de se rendre à Sahna-Boghafi, sur le Danube, & d'y élever une nouvelle forteresse, est parti pour aller en presser les travaux.

Le silence qui regne depuis long-tems sur ce qui se passe entre les troupes Ottomanes & les Persans, de même que le peu de progrès du siege de Bagdad, fait conjecturer que la Porte, occupée de ses différends avec la Russie, a pris des mesures pour n'avoir rien à redouter de ce côté-là, en cas de guerre avec cette dernière puissance.

R U S S I E.

Petersbourg. Les députés du nouveau kan de Crimée, ont eu leur audience de congé de l'impératrice, avec le même cérémoniel qui avait été observé la première fois à leur égard & cette souveraine les a fait assurer; qu'elle ne permettra jamais qu'on introduise

aucun changement dans la forme de gouvernement d'un état libre, & qui dépend uniquement de son propre souverain Cette déclaration annonce la résolution prise par la Russie, de ne laisser au grand-seigneur qu'une autorité purement spirituelle sur ce kan, laquelle se bornera à le bénir en sa qualité de calife, & à l'exhorter à suivre constamment la loi mahométane.

On écrit de la Russie-Blanche, que le comte de Czernichew, gouverneur de cette province, avait assisté, la veille de la fête de S. Ignace, à l'examen des élèves du college de la ville de Polocks, où les jésuites continuent d'exister & d'être chargés de l'instruction de la jeunesse. Le lendemain, ce seigneur accepta un diner chez ces religieux qui sont superbement logés, vivent sur la même règle qu'avant le bref d'extinction de la société; & il leur renouvela les assurances de la protection de l'impératrice sa souveraine. Cependant on n'a encore rien statué touchant le noviciat, dont on prétend que la cour leur permettra l'ouverture.

S. M. I. toujours occupée du soin de soulager ses peuples, fait travailler à un nouveau tarif qui produira une augmentation considérable dans les droits de sortie des marchandises, & diminuera d'autant le fardeau de l'imposition nationale.

Le débordement des eaux de la Neva, occasionné par un vent de sud-ouest très-impétueux, ayant causé de très-grands dommages dans cette ville & ses environs, l'impératrice, après avoir fait fermer sur-le-champ les théâtres & suspendre tous les divertissemens, a enjoint au college de l'amirauté de prendre les précautions les plus efficaces, pour que dans les cas d'inondation les habitans puissent être incessamment avertis du danger.

S U E D E.

Stockholm. S. M. pour parvenir à liquider plus sûrement les dettes de l'état sans préjudicier aux autres dépenses nécessaires, a résolu de faire séparer des autres caisses les fonds destinés à cet emploi, & a nommé une commission particulière, qui sera chargée de l'exécution de ses ordres pour cet objet. Elle avait ordonné dès l'année 1772, que pour perpétuer le souvenir de l'heureuse révolution arrivée le 19 août, il serait fait annuellement une distribution considérable de farine de seigle aux pauvres de cette capitale. On l'a faite en dernier lieu, & elle a été reçue par le peuple, avec la plus vive reconnaissance.

Le duc d'Ostrogothie est heureusement de retour, après avoir parcouru l'Italie & diverses autres contrées.

Une entreprise dont le roi a ordonné l'exécution, & qui ne pourra qu'être très-avantageuse pour le commerce, c'est la construction d'un canal qui commencera aux mines de cuivre, & aboutira au lac Maler; au moyen de quoi, le métal qu'on en tire pourra être transporté par eau & à beaucoup moins de frais qu'auparavant.

Il paraît que la Suede aspire à partager avec la France & l'Espagne, les avantages d'un commerce suivi entre ses habitans & les colonies américaines. Le Congrès avait dès l'année dernière nommé un Ecoissais pour son agent à Marstrand; & plusieurs vaisseaux richement chargés, sont entrés successivement dans ce port franc, apportant du riz, du tabac & de l'indigo, qu'ils échangent contre des munitions de guerre & des marchandises suédoises. Un riche Philadelphien est venu s'établir dans ce même port, moins par dégoût pour sa patrie, qu'en vue de faire avec elle, & plus commodément, un commerce lucratif.

D A N N E M A R C.

Coppenhague. Le roi a rendu un édit en faveur de l'infanterie & de l'artillerie, dont S. M. a dessein d'augmenter les appointemens. Le magistrat d'Helsingor a reçu ordre de travailler en secret au dénombrement des habitans de cette place, & de faire une recher-

che exacte de tous les jeunes gens en état de porter les armes. Il doit aussi fournir une liste des chevaux dont on pourra faire usage dans le besoin, en exceptant ceux qui sont nécessaires pour le labour.

Le gouvernement, voulant prévenir le commerce que le Groënland pourrait faire avec les nations étrangères, sur-tout par voie d'échanges, a résolu de faire passer dans cette province diverses marchandises à un prix plus bas que les autres peuples ne feraient en état de le faire, & de payer avantageusement, & argent comptant, toutes les productions qu'on en tirera.

Quarante vaisseaux marchands anglais ont passé le Sund sous l'escorte de deux bâtimens de leur nation, armés en guerre, pour les protéger contre les corsaires américains.

P O L O G N E.

Varsovie. Le roi a été absent de cette capitale pendant quelque tems. S. M. a profité de cette occasion pour visiter les fabriques & autres établissemens utiles, formés à Grodno, & qui prospèrent sous la direction du comte de Tyfzenhausen; en sorte que par les progrès de l'industrie dans ce royaume, ses habitans auront à divers égards beaucoup moins besoin des secours des nations étrangères. Mais malgré cette absence, le conseil permanent a continué de s'assembler

régulièrement, renvoyant cependant la décision de ce qui se présentait de plus important, jusqu'au retour de S. M. L'un des principaux objets qui l'occupent, c'est de régler les affaires intérieures, de rétablir par-tout le meilleur ordre possible, & de faire fleurir les arts & le commerce.

L'internonce Turc continue de conférer avec les ministres de la cour. Il paraît chargé de quelque négociation plus importante que celle d'un simple renouvellement d'alliance avec la Porte; & l'on croit que son séjour dans cette capitale sera plus long qu'on ne l'avait d'abord presumé. Ce ministre s'est rendu à l'hôtel du comte de Stakelberg, ambassadeur de Russie, après l'avoir fait assurer que comme l'intention du grand-seigneur étoit de maintenir la paix entre les deux cours, il desirait de faire connaissance avec lui. Il n'en a pas usé de même à l'égard des autres ministres étrangers qui résident ici, alléguant pour raison qu'étant tous d'un rang inférieur au sien, ils lui doivent la première visite.

On assure que la cour de Vienne a résolu de changer, quant au spirituel, le sort des habitans de ses nouvelles possessions en Pologne, & de les soustraire à la juridiction de l'évêché de Cracovie, en créant un nouvel évêque à Tarnow, & laissant cependant au premier de ces deux prélats, mais pendant

sa vie seulement, la totalité des revenus de ce riche bénéfice.

A L L E M A G N E.

Vienne. Les travaux que la cour a ordonnés pour ouvrir de nouveaux débouchés dans la Hongrie, se continuent avec la plus grande activité; & ce royaume, riche par ses propres productions, mais jouissant d'un air peu salubre, à cause des marais dont il est rempli & placé déavantageusement pour le commerce, va prendre une nouvelle face, si l'on réussit, comme on se le propose, d'un côté à établir une communication sûre & facile entre le lac Balaton & le Danube, & de l'autre, à rendre navigables quelques petites rivières & à dessécher les eaux bourbeuses, dont les exhalaisons occasionnent des maladies en divers lieux.

S. M. I. est heureusement de retour dans cette capitale, après avoir assisté aux camps de Moravie & de Hongrie, qui ont eu le plus grand succès.

Pour prévenir les malheurs qu'occasionne l'explosion des magasins à poudre, on a établi des conducteurs électriques pour ceux qui se trouvent dans les environs de cette capitale; & il a été ordonné d'employer la même précaution par rapport aux tours des églises & aux magasins où l'on renferme des matières combustibles.

Ratisbonne. La diete est actuellement occupée d'une affaire aussi importante que sujette à des difficultés nombreuses. Elle a pour objet l'augmentation des assesseurs de la chambre impériale de Wetzlar, ce qui devient indispensable vu la quantité immense de causes qu'on y porte, mais d'autant plus difficile à procurer, que plusieurs états de l'Empire se sont dispensés de contribuer à l'entretien de ce tribunal, dans un tems où il aurait convenu d'augmenter leur contingent. Sur quoi l'on a élevé la question, savoir, s'il faut suspendre du droit de représentation les états qui refusent de payer? Et comme ceux qui sont pour l'affirmative ont jusqu'à présent la majorité des suffrages, & que cette question regarde des états très-puissans, on a tout sujet de craindre les suites d'un tel différend.

Une seconde affaire, non moins susceptible de difficultés que la première, a pour objet une brochure que la chancellerie de légation de Bade a fait publier en dernier lieu, tendante à prouver que comme toutes les personnes, & nommément les ecclésiastiques qui veulent embrasser la religion protestante, sont fondés à réclamer les droits & les privilèges accordés aux protestans par le traité d'Osnabruck, les religieux sont dans le cas de participer aux mêmes avantages,

lorsqu'ils passent de la communion romaine à la communion évangélique. On est impatient de savoir si tout le corps de cette dernière appuiera un tel écrit.

Francfort. Le général de Heister, qui a commandé les Hessois au service de l'Angleterre en Amérique, est heureusement de retour dans sa patrie. Il a été accompagné de deux colonels & de plusieurs bas-officiers & soldats, jouissant tous d'une parfaite santé, & a reçu l'accueil le plus gracieux du Landgrave son souverain. Le différend survenu entre les électors de Mayence, de Treves & de Cologne, au sujet de la libre navigation exclusive sur le Rhin, n'est pas encore terminé. Ces trois souverains paraissent disposés à soutenir la cause de leurs sujets respectifs; & quoique l'on ait relâché tous les bateaux détenus à Bonn & à Coblentz, le magistrat de Cologne ne veut pas se désister de son ordonnance au sujet de la navigation des bateliers de cette ville.

On apprend de Hailbron, qu'une compagnie d'environ cinq cents négocians & manufacturiers Français, ont formé le projet de faire construire, près de cette ville, un fauxbourg, avec quatre-vingts édifices propres à des manufactures. On y fabriquera toutes sortes d'étoffes en soie. Ces associés, pour en avoir la permission, donnent à la ville

ville 150,000 florins, argent comptant, & en déposent 200,000 pour sûreté ultérieure.

I T A L I E.

Rome. Le gouvernement continue à s'occuper de l'ordre qu'il se propose de mettre dans la perception des impôts; & le saint pere a approuvé le projet qui lui a été présenté à ce sujet, portant que l'impôt sera réparti au marc la livre, dans les villes & communautés où il y a un cadastre établi, & que dans celles où il n'y en a point encore, on le recevra sous la déclaration par serment des tenanciers. C'est dans les mêmes vues de justice & de sagesse que S. S. vient de faire publier un édit qui, pour soulager les peuples, en obligeant tous les ordres de citoyens à contribuer aux dépenses qu'exigent les travaux publics, annule les exemptions dont plusieurs personnes se prévalaient pour refuser le paiement de la somme destinée à l'entretien des chemins, défendant à tout particulier, quelque privilège qu'il puisse avoir obtenu, de se dispenser d'obéir à cette nouvelle loi.

Milan. Quoique cette partie de notre Journal ne doive avoir pour objet que les événemens politiques, nous croyons devoir y en placer un qui n'intéresse proprement que les gens de lettres. C'est la mort de la célèbre dona Clelia-Grilla-Borromea, veuve

du comte Giovanni & mere du légat de Ravenne, décédée en cette ville à l'âge de quatre-vingts-treize ans. Son extrême vieillesse n'empêchait point les savans-étrangers & nationaux de rechercher la société de cette dame, qui a donné plusieurs preuves de ses talens dans l'académie de physique expérimentale, qu'elle avait établie dans son palais, au commentement de ce siècle. Elle savait plusieurs langues vivantes & mortes, & même quelques-unes des orientales. Sa vaste érudition embrassait toutes les sciences, sans en excepter la théologie.

Florence. Il n'est, pour ainsi dire, aucun jour où l'on ne voie paraître quelque nouvelle ordonnance, fruit précieux de la sagesse & de la bonté du souverain par qui cet état a le bonheur d'être gouverné, & dont l'attention ne néglige point les objets de détail dès qu'ils peuvent influer sur le bien de ses sujets. S. A. R. vient de défendre, par un édit, à tous les juges du grand-duché, d'exiger aucune rétribution pour l'examen qu'ils sont appelés à faire, de toutes les jeunes filles qui veulent devenir religieuses, & de même à tous les domestiques des personnes employées dans les différens départemens, de recevoir aucun présent, à quelque titre & sous quelque prétexte que ce soit, pour des expéditions qui doi-

vent émaner de ces tribunaux. De plus, comme les anciennes ordonnances autorisaient la saisie par corps, pour toute sorte de contravention en fait de contrebande, le grand-duc, pour en modérer la rigueur, statue, par un second édit, que désormais on ne pourra point entreprendre sur la liberté de ses sujets, lorsqu'on ne trouvera pas chez eux une certaine quantité de marchandises prohibées; encore les commis seront-ils tenus d'exiger une déclaration par écrit, des délinquans, ou de faire certifier par deux témoins, que la marchandise saisie a été réellement trouvée chez eux.

Naples. La mort de l'enfant dom Philippe & les ravages que la petite vérole fait dans cette capitale, ont déterminé LL. MM. à faire inoculer le prince royal & les deux princesses ses sœurs; & cette opération a eu tout le succès que l'on pouvait désirer.

E S P A G N E.

Madrid. Le comte de Montmorin est arrivé ici de Paris, chargé, à ce qu'on croit, de commissions très-importantes, relatives à la situation présente des affaires, & à la guerre allumée en Amérique. On ajoute qu'à tout événement, la cour a donné ordre de suspendre le départ de la flotte de la Vera-Cruz, qui doit apporter en Europe des sommes très-considérables; & afin de n'avoir

aucune inquiétude à ce sujet, non-seulement on ne désarme aucun des vaisseaux du roi, qui sont en mer, mais de plus on en construit de nouveaux; & une escadre est sortie du port de Carthagene, pour aller au-devant de cette même flotte. Le roi, pour mettre de plus en plus sa marine sur un pied respectable, a ordonné au vice-roi du Mexique, de faire rétablir le chantier de Tacotalpan, situé dans le golphe, afin que l'on puisse y construire des vaisseaux de ligne, comme dans le tems passé. La cour a reçu la relation de la prise de la colonie du Saint-Sacrement, par l'armée aux ordres du général Zevallos. Les Portugais qui la défendaient se sont rendus à discrétion, & ont été faits prisonniers de guerre.

La princesse des Asturies est heureusement accouchée d'une princesse. On fait de grands préparatifs pour la réception de la reine douairiere de Portugal, & la cour se rendra à l'Escorial, pour l'y recevoir.

P O R T U G A L.

Lisbonne. Le gouvernement vient d'abolir tous les privileges particuliers & exclusifs, & de dissoudre toutes les compagnies ou associations de commerce établies sous la précédente administration. La reine a ordonné que l'on remboursât à la chambre apostolique, toutes les avances qu'elle a

faites pour l'entretien des jésuites Portugais. On parle toujours, & même plus positivement, d'un traité d'alliance avec les cours de Versailles & de Madrid.

A N G L E T E R R E.

Londres. La cour, après avoir attendu long-tems, de même que le public, des nouvelles de l'Amérique, vient enfin d'en recevoir du général & du lord Howe, portant que la flotte anglaise, ayant essuyé une navigation longue & pénible, était entrée dans la baye de Chesapeack, & avait remonté, sans aucun accident, jusqu'à l'embouchure de la rivière Elk; que le débarquement s'était fait sans opposition, & que l'armée, après avoir marché le long des deux bords de cette rivière, était campée près de sa source, dans le dessein de prendre la route de Philadelphie, en s'avancant directement vers le camp retranché que le général Washington occupait à Wilmington, pour couvrir ses magasins. Suivant tous les rapports, le corps que ce général commande, est de quinze mille hommes de troupes réglées, sans compter de nombreuses milices qui, sous les ordres du général Lewis, marchent sur les ailes de l'armée Britannique, & la harcelent par de continuelles escarmouches. Tout ce que des avis particuliers ont répandu depuis lors de la défaite totale du général

Américain, de la perte de ses magasins & de la prise de Philadelphie, ne s'est point confirmé. Quant au général Burgoyne, on ne fait rien de positif touchant sa marche ultérieure, après la prise du fort Edouard; & il ne paraît pas que sa jonction avec les frères Howe puisse avoir lieu, d'autant plus que la saison y met un nouvel obstacle.

- Suivant des lettres de New-Yorck, le général Lée, prisonnier chez les Anglais, avait réussi à tromper la vigilance de ses gardes; mais il a été repris à quelque distance, & transporté sur un vaisseau de guerre. On prétend cependant qu'il doit être échangé à la réquisition du général Kniphausen, contre des officiers Hessois, faits prisonniers à la bataille de Trenton.

Quelque confiance que le ministère paraisse prendre dans les déclarations pacifiques des puissances voisines, il ne laisse pas que de multiplier les préparatifs de guerre. On ne cesse de construire de nouveaux vaisseaux, afin de conserver toujours la supériorité à la marine anglaise. La presse, loin de se ralentir, redouble tous les jours d'activité. On tirera encore des trois régimens des gardes, un certain nombre de soldats pour les faire passer en Amérique. Le colonel Faucitt a plein pouvoir de traiter avec les princes Allemands, & de se procurer des

troupes destinées à servir dans la prochaine campagne. S'il est vrai, comme on l'assure, que la Russie se soit engagée à en fournir, elles ne passeront pas dans le nouveau-monde; mais elles remplaceront, dans l'électorat d'Hannovre, celles que la cour en tirera pour renforcer l'armée du général Howe.

Le général Haldimant, qui était parti de Portsmouth pour se rendre à Québec, est rentré dans ce port, soit par l'effet d'un contre-ordre du gouvernement, soit par la crainte que le fleuve de Saint-Laurent ne se trouvât glacé avant qu'il pût arriver dans le Canada.

Le duc de Buckingham a fait l'ouverture du parlement d'Irlande, avec les formalités accoutumées. Il sera question de proposer une nouvelle taxe pour aider aux nouvelles dépenses que la campagne prochaine occasionnera nécessairement.

S. A. le duc de Gloucester est heureusement de retour en cette capitale; mais la santé de ce prince n'est pas encore entièrement rétablie.

On sait que le congrès américain avait établi, dès le mois de janvier de cette année, un comité composé de sept personnes, pour informer de la conduite des troupes anglaises & allemandes, à l'égard des ha-

bitans & des prisonniers de guerre. Ce comité a fait son rapport, le congrès l'a rendu public, & il renferme le tableau frappant des procédés les plus contraires à l'humanité & au droit de la guerre, & des vexations de tous les genres. Il peut y avoir, comme cela est assez ordinaire, de l'exagération dans les faits; mais on ne saurait les envifager tous comme controuvés & dictés par la malignité, en supposant cependant qu'ils se sont passés à l'insu des commandans.

F R A N C E.

Paris. Le marquis de Blosset, ambassadeur du roi en Portugal, ayant demandé & obtenu son rappel, le roi a nommé pour le remplacer, le baron de Zuckmantel, actuellement ambassadeur auprès de la république de Venise. S. M. a donné pour successeur à ce dernier, le président de Vergennes, son ambassadeur près du Corps Helvétique; & le vicomte de Polignac a été nommé en même tems pour remplir cette dernière ambassade.

Les députés du grand-conseil, chargés de présenter au roi des remontrances touchant l'édit qui concerne les présidiaux, n'ayant pas obtenu une réponse favorable, ce corps a délibéré qu'il en serait fait d'itératives à S. M. pour le même objet.

On travaille sans relâche dans les magasins du roi, à Bordeaux, à l'équipement des

vaisseaux qui doivent transporter les troupes destinées pour l'Amérique; & la levée des matelots s'y fait avec la même activité. Le convoi chargé de ces troupes, sera escorté par quelques vaisseaux de guerre; précaution indispensable, s'il est vrai, comme on le prétend, qu'une escadre de vaisseaux anglais a ordre d'attendre ce convoi, & de savoir quelle quantité d'artillerie & de munitions il y aura à bord.

Il paraît une ordonnance du roi, portant création d'une compagnie de cadets gentils-hommes. Le but de S. M. est de procurer à la jeune noblesse destituée de fortune & vouée aux armes, une éducation relative à ce but. Cette compagnie, dont le nombre est indéterminé, sera établie dans l'hôtel de l'Ecole royale militaire.

Le cardinal de la Roche-Aymon, archevêque de Rheims, & grand-aumônier de France, est mort en cette ville. M. de Taleyrand lui succède quant à l'archevêché; & le prince Louis de Rohan, coadjuteur de Strasbourg, pour la charge de grand-aumônier. On prétend même qu'il a la nomination du roi, pour le chapeau de cardinal, à la place du feu évêque de Noyon. On assure qu'un comité est chargé d'examiner les divers changemens faits par le comte de Saint-Germain, pendant qu'il a été à la tête du département de la guerre.

P A T S - B A S.

La Haye. Le contre-amiral Pichot, revenant de la Méditerranée, est entré dans le port d'Helvoetsluys, à bord du vaisseau le Rotterdam, où se trouvaient cinquante-cinq hommes qui avaient été faits esclaves par les Marocains. L'ambassadeur que le roi de Maroc avait nommé pour se rendre en cette qualité auprès de LL. HH. PP. était prêt à s'embarquer, lorsqu'au moyen d'une somme d'argent, on a trouvé moyen d'éviter une visite dont les frais auraient été beaucoup plus considérables pour l'état.

S U I S S E.

Zuric. Cette république vient de perdre un de ses principaux magistrats, dans la personne de M. Jean-Henri Escher, seigneur de Kefiken & Isliken, membre du conseil & statthalter (lieutenant de l'avoyer) ci-devant colonel au service de S. M. T. C. & à celui de LL. HH. PP. Ce digne magistrat, dont le pere avait occupé le même rang dans la république, était né le 6 mai 1713. Après avoir achevé ses études & ses voyages, il entra dans les charges en 1737; & en 1746, il fut nommé bailli du Thurgau. Un goût très-vif pour le militaire l'engagea à passer pour quelque tems au service des puissances étrangères, avant de se consacrer tout entier aux affaires politiques. Après avoir achevé sa

préfecture dans la Thurgovie , il obtint en 1748 une compagnie, avec le titre de colonel , dans le nouveau régiment de *Bude*, qui venait d'être levé pour les états-généraux. Deux ans après, la paix ayant fait réformer ce régiment, M. Escher passa au service de France , dans le régiment de Lochmann , en qualité de lieutenant-colonel. Il servit sur le Rhin en 1757 & les trois années suivantes. Il fut blessé à la bataille de Crevelt, & le roi lui conféra la croix de l'ordre du mérite militaire, qui venait d'être fondé. Bientôt après il quitta le service, pour se consacrer uniquement au gouvernement de l'état. A peine fut-il rendu à sa patrie, qu'on lui confia, en 1761 , l'importante dignité de statthalter, & en même tems la surintendance des pauvres & des hôpitaux. L'extrême disette que ce canton éprouva peu de tems après, donna occasion à M. Escher d'exercer sa bienfaisance & son habileté. Un monument durable, élevé à la gloire de ce respectable magistrat, c'est la maison des orphelins , dont il est le principal auteur. Il contribua beaucoup à établir les nouveaux réglemens militaires. Nous ne rapporterons pas ici toutes les affaires importantes dont il fut chargé; nous dirons seulement qu'il fut premier député envoyé à Geneve en 1766, pour la pacification des troubles qui s'étaient

élevés dans cette république. Il travailla aux négociations pour le renouvellement de l'alliance des Suisses avec la France, & il eut l'honneur de paraître comme premier député à la diète du 25 août dernier, dans laquelle cette alliance fut solennellement confirmée. Une maladie mortelle l'enleva bientôt après, aux pauvres, à l'état & à sa famille. Il fut enseveli le 7 octobre, avec un grand concours de citoyens de tous les ordres.

La mort vient encore d'enlever un officier d'un rang distingué, M. Jean-Ulrich Lochmann, maréchal de camp & colonel d'un régiment Suisse, au service de S. M. T. C. commandeur de l'ordre du mérite militaire, &c. &c. Invité par l'exemple de ses ancêtres, il se destina dès l'enfance à l'état militaire. A l'âge de seize ans, il entra comme enseigne au service de la république de Venise; en 1717, il se trouva au siège d'Antivari. L'année suivante, étant comme lieutenant au siège de Dulcigno, il y fut dangereusement blessé. Après la paix de Passarowitz, le régiment fut congédié; & M. de Lochmann, passant au service d'Espagne, fut fait capitaine-lieutenant dans la compagnie de son frère aîné: il fit deux campagnes en Sicile, jusqu'à ce que tous les officiers protestans furent congédiés. Rendu à sa patrie, M. de Lochmann entra dans les emplois publics. En 1743, il commanda, en qualité de colonel, trois compagnies qui

furent envoyées à Stein, pour garnir les frontières sur le Rhin, à l'approche des troupes françaises & impériales. L'état ayant permis en 1752 la levée d'un régiment au service de France, M. de Lochmann en fut nommé colonel. Envoyé sur le Rhin, au commencement de la dernière guerre, cet officier fut obligé, malgré sa résistance, de passer le fleuve avec les autres régimens Suisses, & de marcher contre les Prussiens & leurs alliés. Son régiment se fit beaucoup d'honneur à la bataille de Crevelt, où il soutint deux attaques de l'armée hannovérienne. Le colonel lui-même reçut au bras une blessure, dont il a ressenti les suites jusqu'à la fin de ses jours. En récompense de ses services, il fut fait brigadier & commandeur de l'ordre du mérite militaire. En 1760, il servit dans la Hesse, où il fut fait prisonnier près de Warburg. En 1761, il reçut le brevet de maréchal de camp; la capitulation de son régiment fut renouvelée pour douze ans, sur le pied des autres troupes Suisses. Depuis lors, retiré à la campagne, M. de Lochmann sentit augmenter les incommodités de sa blessure, dont les suites l'ont enfin enlevé le 4 septembre, à l'âge de soixante & dix-sept ans.

Geneve. La société des arts de cette ville avait proposé plusieurs questions sur l'acier, ses différentes especes, & les degrés de la

trempe, plus ou moins dure, suivant l'usage auquel on le destine. Le prix devait être une médaille d'or du prix de vingt-quatre louis, ou une médaille d'argent de même grandeur, & le surplus en espèces, au choix de l'artiste. *L'accessit* devait recevoir une médaille d'argent. Cette société décerna, le 2 du mois dernier, le prix au mémoire envoyé par M. Jean Perret, auteur de la description de l'art du coutelier, & maître coutelier, rue de la Tixeranderie, à Paris. Elle n'a pas cru même devoir donner d'*accessit*, & elle a généreusement ajouté la médaille d'argent en sa faveur, sans rien déduire de la valeur de la médaille d'or, dont il a touché le prix.

Soleure. Il s'est glissé dans le Journal Helvétique de septembre, pages 119 & 120, deux inexactitudes que nous nous efforçons de réparer.

L'une qui a échappé à la correction, consiste en ce qu'on a mis le *Sieur Schwaller*, au lieu de donner à ce chef respectable de la république de Soleure, le titre d'*Excellence*, qui lui appartient incontestablement.

L'autre est une omission faite par rapport au cérémonial, lorsqu'il est dit que S. E. M. l'ambassadeur se rendit sur l'hôtel-de-ville de Soleure, & prononça un discours, étant couvert, il fallait ajouter que tous les seigneurs députés des LL. états se couvri-

rent aussi, de même que M. le secrétaire d'état, conformément à ce que l'usage constant prescrit dans des circonstances pareilles.

Nous nous flattons que le prompt redressement de ces deux erreurs, bien involontaires de notre part, suffira pour justifier la droiture de nos intentions, & manifester les sentimens qui nous ont fait de ce soin un devoir indispensable.

On trouve chez M. Wagner, imprimeur de LL. EE. à Berne, & à Neuchatel, au bureau de la Société Typographique, les vues de la Suisse, grand papier, dont le premier cahier, très-bien exécuté & enluminé, est actuellement en vente. On a ouvert en même tems une seconde souscription pour les mêmes vues, sur petit papier, en maniere noire, dont chaque cahier de dix planches coûtera 8 l. de Berne, ou 12 l. de France.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. *Eloge historique de M. Lambert, &c.*

page 3

II. *Système complet d'éducation publique, physique & morale, &c.*

12

III. *Opuscles de physique animale & végétale, &c.* 20

IV. *Lettre à M. le profess. Bertrand, &c.* 26

V. *Anecdotes, ou relation fidelle du voyage de M. le comte de Falckenstein, dans les provinces de France, &c.* 32

VI. *M. le comte de Falckestein, ou voyage de l'empereur Joseph II en Italie, &c.* Ibid.

II. PARTIE. *Annales littéraires de l'Europe.*

I. *Histoire de la Moldavie, &c.* 33

H. *Oeuvres de Chaulieu, &c.* 37

III. *De la Vigne : mémoire couronné par l'académie royale des sciences & des arts de Metz, &c.* 42

IV. *De vita Joannis-Jacobi Reiske, &c.* 44

III. PARTIE. *Pieces fugitives.*

I. *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture.* 52

II. *Lettres de Sophie, &c.* 66

III. *Prospectus d'un ouvrage intitulé : Les langages & les méthodes mathématiques.* 81

IV. *Vers à M. le marquis de Vilette, &c.* 94

V. *Epître à Belle & bonne.* 96

VI. *A. M. le marquis de Villevieille.* 98

VII. *Sur la perte de ma jeunesse.* Ibid.

VIII. *Epître à Mirza, &c.* 100

IX. *Vers d'un ignorant, &c.* Ibid.

IV. PARTIE. *Annales politiques de l'Europe.* 108